

« VOILÀ QUI ME VA! »
(OM doc 819, §9)

⋮

Hier et aujourd’hui, Servir le Christ,
à la manière de Marie...

L’ITINÉRAIRE D’UN FONDATEUR • LIVRET PÈLERINS 2025



ST BONNET LE TRONCY, BARBERY ➤➤

Mardi 11 novembre 2025

« Marie est ce port assuré et toujours ouvert du salut, dans lequel l'âme agitée par le flot des tribulations retrouve le calme... »

APM 241.42

LES BARBERY

Jean-Claude Colin est né le 7 août 1790 aux Barbery, un hameau situé à environ 2 km de Saint-Bonnet-le-Troncy. La maison où il est né n'existe plus, mais une croix a été érigée en 1936 pour marquer l'emplacement de la maison.

En 1804, Les Barbery comptaient 60 habitants. Le registre paroissial nous apprend que le mariage entre Jacques Colin et Marie Gonnet, les parents de Jean-Claude, a eu lieu le 26 novembre 1771. Jacques avait 24 ans, Marie n'avait pas encore 14 ans.

« Marie Gonnet avait trente-deux ans lorsqu'elle donna naissance à Jean-Claude. Il était le huitième enfant qu'elle mettait au monde. Claudine était l'aînée ; à quatorze ans, elle fut choisie pour être la marraine de Jean-Claude ;

Jean, âgé de douze ans, devait être le parrain. D'où le prénom Jean-Claude pour le nouveau-né. Venaient ensuite Mariette, âgée de dix ans, Sébastien, huit ans, Jeanne-Marie, six ans, et Pierre, qui n'avait pas encore quatre ans. Une septième enfant, baptisée Anne-Marie, était morte à la naissance, deux ans avant la naissance de Jean-Claude. La mère devait donner naissance à Joseph en 1793, avant de mourir deux ans plus tard. Le foyer comprenait également le grand-père paternel, âgé de soixante-dix-sept ans, veuf depuis neuf ans. Il n'y a aucune raison de penser que la maison dans laquelle Jean-Claude est né en 1790 était différente des maisons ordinaires de Saint-Bonnet : des parents travailleurs, des enfants qui grandissaient normalement. »

(G. Lessard sm : « 7 août 1970, à Saint-Bonnet », Forum Novum, décembre 1989, p. 10)



Jean-Claude était donc le deuxième plus jeune d'une famille de huit enfants survivants. Ses parents possédaient et cultivaient un lopin de terre, et pendant l'hiver, ils se consacraient au tissage pour compléter leurs revenus. Nous nous souvenons que Jean-Claude est devenu orphelin à l'âge de quatre ans, peut-être en raison des rrigueurs subies par ses parents pour avoir hébergé des prêtres qui refusaient de soutenir la Constitution révolutionnaire. Sa mère et son père sont morts à vingt jours d'intervalle. Jean-Claude fut confié à la garde de son oncle paternel, Sébastien, et d'une gouvernante, Marie Echallier. À l'âge de 10 ans, Jean-Claude vivait dans la ville de Saint-Bonnet, et y commença sa scolarité sous la garde de la bienveillante sœur Marthe.

Les environs des Barbery auront une influence déterminante sur Jean-Claude. Au-dessus de la maison se trouve la colline du Crest, où il aimait se promener. On peut facilement supposer que cette campagne a contribué à développer son profond désir d'être « seul avec Dieu seul ».

« Le père Colin confiait un jour que, lorsqu'il était très jeune, avant de commencer ses études classiques, il avait un désir ardent de se retirer seul dans une forêt, pour vivre loin de ce monde. Comme il ne pouvait pas le faire, il entra au petit séminaire de Saint-Jodard » (OM III, doc 819:7)

L'oncle de Jean-Claude était célibataire, et les enfants sont venus vivre dans sa maison à Saint-Bonnet. Il s'agit d'une grande maison carrée située à droite de l'église. Jusqu'à récemment, cette maison servait de presbytère, mais à l'époque de Jean-Claude, le presbytère était la maison située juste en face de la porte de l'église.

Étant célibataire, Sébastien Colin employait une gouvernante pour s'occuper des tâches ménagères. Cette dernière était une femme profondément religieuse, mais qui semblait souffrir de tensions et devenir irritable chaque fois qu'elle allait se confesser. Tout cela semble avoir contribué à créer chez Jean-Claude une scrupulosité qui lui causait beaucoup de problèmes, ainsi qu'un profond désir de se cacher dans les bois et de devenir

ermite. En même temps, cette expérience allait le rendre, plus tard dans sa vie, sensible et miséricordieux envers les âmes tourmentées.

SAINT BONNET-LE-TRONCY

En 1790, Saint Bonnet-le-Troncy comptait 1 125 habitants. Aujourd'hui, la population est d'environ 600 habitants. L'église, où tous les Colin sauf Auguste-Frédéric ont été baptisés, date du XVI^e siècle. Elle a été reconstruite au même endroit en 1821, et le clocher a été ajouté en 1826. Lorsque le cahier de doléances fut rédigé pour les États généraux en 1789, plus de la moitié de la paroisse était répertoriée comme « appartenant à la noblesse et aux privilégiés ». Le document ne montrait guère de sympathie pour les possessions du clergé, et son ressentiment s'est exprimé dans les luttes religieuses de la période révolutionnaire.

L'état spirituel de la paroisse a ainsi été résumé par le curé dans une réponse au cardinal Fesch : « Tous les habitants sont catholiques. La plupart d'entre eux fréquentent les sacrements. Ils sont plus ou moins fervents dans leur assiduité aux offices. Le catéchisme est dispensé assez souvent... Il n'y a pas d'école à proprement parler. Une bonne demoiselle fait de son mieux pour enseigner aux jeunes... La plupart des paroissiens ont quelques connaissances. »





À l'automne 1804, Jean-Claude quitta Saint-Bonnet pour entrer au petit séminaire de Saint-Jodard. Il n'y revenait que pour les vacances et lorsqu'il tomba gravement malade en avril 1809. C'est à cette occasion qu'il fut choqué de découvrir la cupidité de sa famille. Alors qu'il semblait être sur son lit de mort et que sa famille pensait qu'il allait bientôt mourir, il fut horrifié d'entendre ses proches ne parler que de son testament et de ce qu'ils allaient recevoir à sa mort. « Chacun ne pensait qu'à ses propres intérêts. » Le médecin lui prescrivit un médicament qui, espérait-il, le guérirait. Quelqu'un qui avait un intérêt personnel dans les biens de Jean-Claude tenta de le dissuader de prendre le médicament, lui disant qu'il était empoisonné. Seules les larmes de son frère le firent changer d'avis et prendre le médicament. Il se rétablit alors. (Cf OM2, 508) Cet épisode explique peut-être en partie l'attitude ultérieure de Jean-Claude envers sa famille : « la famille ? Je ne pense jamais à eux. Je ne sais même pas si j'en ai. »

Colin est certainement retourné à Saint-Bonnet après son ordination, vers 1819, mais ses visites furent ensuite rares. Pendant le Carême 1843, le père Maîtrepierre et le père Poupinel prêchèrent une mission et séjournèrent dans la maison de Jean Colin, le grand-père du fondateur. Pierre Colin retorna également à Saint-Bonnet le lundi de Pâques de la même année.

Ici, à Saint-Bonnet, nous sommes en contact avec certaines des expériences les plus formatrices de la personnalité de Jean-Claude et de sa spiritualité ultérieure. En particulier, le choc de la perte de ses deux parents pendant la Révolution et l'expérience de la cupidité de sa famille ont eu des effets durables sur lui. Coste écrit :



Et si nous nous demandons comment un tel garçon pouvait-il voir le monde ? Que pouvait être le monde pour un garçon comme lui ? Nous pouvons dire que le monde est quelque chose qui est contre nous. Le monde a tué le bon roi chrétien. Il a tué Dieu qui n'est plus dans l'Église. Le Dieu qui a été caché. Il a tué mes parents. Il m'a tout pris.

Ajoutons à cela son tempérament et son amour de la solitude, qui expliquent la timidité et l'introversion de Jean-Claude Colin. Les vraies valeurs pour lui seront celles que personne ne pourra lui enlever. Personne ne lui enlèvera ce qu'il a en lui, ce sens profond de ce que nous appelons « la vie intérieure » dans le meilleur sens du terme.

Le père Mayet a écrit : « À première vue, (Jean-Claude Colin) semblait être l'un de ces bons petits prêtres de campagne, très simple, très réservé, ne sachant pas où se replier pour occuper moins de place, et en même temps, débordant de bonté. Je dois ajouter, cependant, qu'on sentait qu'il était un saint, et dès que je lui ai parlé pour la première fois, j'ai eu ce sentiment profond dans mon cœur : « C'est l'homme que tu cherches ».

INTENTION DE PRIÈRE

Nous prions pour avoir la grâce d'accepter nos origines – tant personnelles que de la congrégation – telles qu'elles sont ; et de les voir comme des « grâces fondatrices » du projet mariste, tant dans le passé que pour l'avenir. Nous prions pour un esprit de confiance dans le plan de Dieu qui accomplit de grandes choses à travers d'humbles instruments, dont nous faisons partie.



Le monde d'aujourd'hui est ambigu. Malgré de nombreux progrès, nombreux sont ceux qui vivent sans but précis dans la vie et même sans véritable espoir. Ici, dans cette région rurale, **une simple croix** marque le lieu de naissance de Jean-Claude Colin, né le 7 août 1790. Cet homme offre encore aujourd'hui une véritable espérance au monde. Il présente l'Évangile du Christ de manière très attrayante. Certes, le monde de son époque était si différent du nôtre : il a eu une enfance simple et rurale, sans électricité, sans voiture ni train. Mais ce qui a le plus marqué la vie personnelle de Jean-Claude Colin, ici aux Barbery,

Claude Colin here in Les Barbery is that his still young mother Marie, who married when she was only 13 years old, passed away when Jean Claude was not yet 5 years old. It was said that before she died she asked her children to take the Virgin Mary as their Mother. For the young Jean this relationship with Mary was very real, personal and intimate, and led to an extraordinary future.

Un premier point à noter, dès son enfance et ses premières années, **est l'émergence de la dimension mariale profonde de sa vie** : une dimension dévotionnelle, profondément ressentie et vécue, qui s'est ensuite élargie de diverses manières originales pour devenir un élément essentiel du fondement même de sa vie et de sa mission, façonnant finalement une spiritualité évangélisatrice dont l'impact, profond mais caché, sur l'Église allait se faire sentir encore aujourd'hui en de nombreux lieux, notamment en Océanie. À tel point que le document issu du Synode sur l'Océanie, de novembre et décembre 1998, « L'Église en Océanie », consacre une section entière à la dimension mariale particulière des peuples d'Océanie. En contemplant aujourd'hui ces champs verdoyants et ces collines si reculées, nous ne pouvons que nous émerveiller devant la décision mystérieuse de Dieu, dans l'éternité, choisissant ses serviteurs.

Un deuxième point qui a profondément marqué la mission de Colin était **son amour de la solitude**, **celui** d'être avec Dieu, errant souvent derrière la montagne du Crest, dans les bois. Jean-Claude était un garçon timide, de petite taille et bafouillant. Néanmoins, il prêchait aux arbres et parfois à d'autres enfants. Au cours de ces années, grâce à ces heures de solitude avec Dieu, à la lecture, etc., sa vie spirituelle et le mouvement de l'Esprit s'approfondirent. Cela lui donna une grande sensibilité au Seigneur et au sens du péché, allant jusqu'au scrupule. Pouvons-nous y voir les racines de la personne prophétique qu'il est devenu ? Tant de saints (par exemple François d'Assise, Catherine de Sienne et, plus près de chez nous, saint Jean-Marie Vianney) ont passé de longues heures en solitude au début de leur vocation prophétique pour plonger leur âme profondément en Dieu. Est-ce trop pour nous de considérer le jeune Colin sous cet angle ? Ses expériences familiales difficiles, son introversion et sa « goûter Dieu » [expression qu'il affectionnait tout au long de sa vie] l'ont conduit à développer une vie intérieure forte et à être imprégné de valeurs évangéliques profondes. Comme le note Craig Larkin : « Les vraies valeurs pour lui seront celles que personne ne pourra lui enlever. Personne ne pourra lui enlever ce qui est intérieur, ce qu'il a développé. » Sa mission se développait, même à son insu, dès son plus jeune âge, alors qu'il apprenait à être en harmonie avec le Seigneur et ce qu'il voulait qu'il chante au monde. Souvent, les grandes missions se construisent dans le silence, face à face avec Dieu (comme le souligne Hans Urs von Balthasar). Il nous chante un air venu des profondeurs de Dieu en lui, un chant d'invitation à connaître et à servir le Dieu d'amour, puis à inviter les autres avec douceur à suivre la voie de Marie.

Aujourd'hui, nous pouvons nous demander : qu'est-ce que cela nous apprend sur notre vie spirituelle et notre vie dans le monde, notamment avec les téléphones portables et les réseaux sociaux qui peuvent être addictifs et rendre le silence et la solitude encore plus difficiles. Il est significatif que les Pères Maristes, dans leurs Constitutions de 1872 (n° 37), insistent sur le fait que tous les membres de la Société doivent scruter assidûment les mouvements intérieurs de leur cœur afin de les guider correctement. Cela va de pair avec une vie de prière et de réflexion. Cependant, dans le monde actuel, où tant de médias sociaux sollicitent notre attention, et parfois même les exigences de la vie moderne, nous sommes confrontés à un grand défi, surtout pour les laïcs qui ont souvent tant de responsabilités. Trouver un peu de silence et un espace de réflexion est trop souvent difficile – mais Colin nous a laissé un idéal vers lequel nous tourner : développer une vie intérieure riche où l'Esprit de Dieu nous parle et nous aide à accomplir notre mission particulière. Et nous avons tous une mission, laïcs et religieux, probablement moins spectaculaire que celle de Colin, mais essentielle au plan de salut de Dieu, car nous sommes tous aimés du même Amour Infini, un amour qui doit être proclamé au monde.



Jean, le frère aîné de Jean-Claude, déménagea la maison des Barbery à Saint-Bonnet-le-Troncy alors que Jean-Claude avait onze ans. Leur maison, comme vous le voyez, était proche de l'église paroissiale que le jeune Jean-Claude fréquentait souvent pour prier devant la statue de Marie. Le petit Jean-Claude vivait avec la famille et bénéficiait d'une bonne formation humaine, côtoyant quotidiennement les autres membres de la famille et les voisins. Le jeune homme poursuivit cependant une vie spirituelle plus intense. Il devint un garçon très ascétique et se levait parfois la nuit pour prier ; sa première confession régulière [il s'était confessé auparavant, alors qu'il était très malade] fut pour lui l'occasion de montrer sa force de volonté et même son obstination. Le nouveau curé de la paroisse ne lui plaisait pas, notamment dans sa façon de préparer la confession et la première communion ; il se rendit donc dans une paroisse voisine pour la préparer, au prix de nombreux efforts. On perçoit ici la force de volonté et la persévérance qui l'ont porté de 1816 à 1836 à œuvrer pour l'approbation de la Société. Derrière ce travail acharné pour la faire naître se cachait **la conviction profonde que la Société était de Dieu et de Marie et qu'elle valait la peine de se battre pour elle au prix d'un grand sacrifice personnel.**

Il y a un ou deux ans, alors que j'avais retracé l'histoire du développement de la Société, lors d'un séminaire sur l'histoire mariste devant un groupe de personnes perspicaces, la première réaction, qui m'a quelque peu surpris, fut de constater les obstacles considérables que Colin et le premier groupe avaient à surmonter et la persévérance de Colin envers et contre tout pour mener le projet à terme. Cette conviction profonde et cette persévérance étaient si présentes chez Colin qu'ils le considéraient comme très significatif et inspirant. J'ai d'ailleurs souvent été frappé par une phrase de Jean Coste dans ses conférences sur l'histoire de la Société de Marie, où il évoque la famille des Colin : « Le tempérament familial semble avoir été marqué par la **ténacité** et la **réserve**.» Cela décrit parfaitement le jeune Colin. Malgré ses diverses maladies et même les interruptions de séminaires qu'il dut interrompre pour se reposer chez lui, il ne s'est pas laissé décourager par sa volonté, même s'il a longtemps hésité à accepter le sacerdoce. Sa réserve personnelle, qui s'est manifestée tout au long de sa vie, était sans conteste assortie de cette ténacité, et de cette persévérance, tant familiales que personnelles, qui ont fortement marqué son engagement à faire naître la Société et à lui assurer le caractère divinement inspiré qu'elle devait avoir. Ces qualités familiales et la formation de son caractère en elles l'ont soutenu. Cela renforce notre propre ténacité, qui nourrit notre vie spirituelle et dynamise la croissance des branches maristes aujourd'hui et les différents projets que nous menons. Colin a une fois de plus un message et un défi à nous lancer.

Comme vous le savez, Colin nourrissait une profonde aversion pour la cupidité et l'amour de l'argent. On peut remonter cette origine à saint Bonne-le-Troncy à des expériences de jeunesse. Né dans une famille catholique fervente, où la foi et l'aide à l'Église étaient plus importantes que la possession de biens matériels, il a acquis une compréhension des valeurs spirituelles dans ce domaine. Sa famille a perdu des biens à cause de sa fidélité à l'Église et de l'avidité des prêtres. Plus tard, il a lui-même noté, dans sa jeunesse, que lorsqu'il est tombé gravement malade à 18 ans, alors qu'il semblait sur le point de mourir, son chevet était entouré de parents avides d'argent, discutant de testament, de notaires, etc. Il a même affirmé qu'un proche, intéressé par son héritage, avait tenté de le dissuader de prendre des médicaments, prétextant qu'ils étaient empoisonnés. Plus tard, alors qu'il était prêtre, il a constaté chez certains membres du clergé une avidité qui le dégoûtait. Cela a profondément influencé son enseignement ultérieur aux Pères Maristes sur les attitudes et les coutumes à adopter, ainsi que leurs Constitutions. Il est intéressant de noter qu'à notre époque, où le matérialisme est omniprésent et où la cupidité est souvent passée sous silence, son enseignement et sa pratique sont une leçon pour le monde, l'Église et chacun de nous. La Société de Marie ferait bien d'y prêter une grande attention. Nous rappelons les Constitutions de 1872 : « S'ils perdaient l'esprit de pauvreté, Jésus et Marie ne reconnaîtraient plus cette congrégation comme la leur. » Toujours d'actualité ! Également en 2025 pour nous tous, sous différentes formes !





FOURVIÈRE

Mercredi 12 novembre 2025



**« Nous consacrons sans appel nous-mêmes
et tous nos biens à la société de la sainte Vierge. »**
(Texte de la Promesse OM 50)

Depuis 1170, il existe à Fourvière un sanctuaire dédié à Notre-Dame. L'intérieur de la chapelle, restauré en 1751, n'a pas beaucoup changé depuis lors. Fourvière a toujours été un lieu de pèlerinage très fréquenté, comme en témoignent les plaques qui ornent les murs de la chapelle. La basilique située sur la colline a été consacrée en 1896, en accomplissement d'un vœu fait par la ville de Lyon et en action de grâce à Notre-Dame pour avoir protégé la ville des ravages de la guerre franco-prussienne de 1870.

Le 23 juillet 1816, les douze aspirants prêtres et séminaristes maristes ont gravi la colline jusqu'au sanctuaire de Notre-Dame de Fourvière. Ils ont placé leur promesse de fonder la Société de Marie sous le corporal pendant que Jean-Claude Courveille célébrait la messe. Après la communion qu'ils ont tous reçue des mains du P. Courveille, ils ont lu leur déclaration promettant de se consacrer

eux-mêmes et tout ce qu'ils avaient à la fondation de la Société de Marie. À gauche du chœur se trouve une plaque commémorant cet événement, et de l'autre côté, une plaque commémorant les Frères Maristes.

Au cours des années suivantes, de nombreux Maristes se rendirent au sanctuaire. Le 29 août 1833, une messe y fut célébrée avant le départ des Pères Colin, Chanel et Bourdin pour Rome. En octobre 1836, avant le départ des premiers missionnaires pour l'Océanie, Mgr Pompallier fit dire une neuvaine de messes ici, et le dernier jour, le père Chanel accrocha un cœur contenant les noms des missionnaires autour du cou de l'enfant Jésus, donnant naissance à la légende selon laquelle Marie aurait donné son manteau au futur martyr. Parmi les ex-voto, on trouve des « tableaux » rappelant des moments de l'histoire des missions océaniennes.



Depuis lors, de nombreuses célébrations maristes ont eu lieu soit dans cette chapelle, soit dans la basilique. La première fois que les quatre branches de la famille mariste ont célébré ensemble ici, c'était à l'occasion du 150e anniversaire de la promesse de Fourvière, le 24 juillet 1966. Ainsi, dans ce lieu où les premiers Maristes ont répondu à la demande de Notre-Dame en promettant de faire ce qu'elle désirait, il peut être utile de réfléchir et de méditer sur une pensée de Gaston Lessard...

Lorsque Jean-Claude Colin entendit Courveille parler de son projet, il mordit immédiatement à l'hameçon. Depuis son enfance, il cherchait un moyen d'être seul avec Dieu. Le séminaire l'attirait et le satisfaisait, mais seulement en partie. La vie au séminaire menait à la prêtrise (diocésaine) et cela le ramènerait inévitablement dans le monde, dans la vie paroissiale trépidante, limitant ainsi sa capacité à être seul avec Dieu. Mais maintenant, dans le projet de Courveille, il voyait une solution : un moyen d'être tranquille et caché, même au milieu d'une grande activité. « Dès que M. Courveille a fait connaître le projet de la Société de Marie, je me suis dit : « Cela te convient » et je les ai rejoints. »

Lorsque Courveille parlait du projet mariste au grand séminaire, il le présentait toujours comme quelque chose que Marie lui avait dit vouloir. Et Colin nous dit très clairement que les paroles de Marie « J'ai été le soutien de l'Église naissante, et je le serai encore à la fin des temps » (qui sont probablement un résumé de l'expérience du Puy) ont inspiré et guidé la naissance de la Société (ES 152). Le moment de Fourvière a scellé sa décision de travailler à ce projet.

Le moment de Fourvière, le 23 juillet 1816, découle directement de cette conviction que le projet mariste était fait pour lui. Désormais, toute son énergie allait être consacrée à la réalisation de ce projet. C'est cette décision qui allait unifier sa vie à partir de ce moment-là.

Mais ce qui donna au père Colin la force de mener à bien cette décision, ce n'était pas simplement le fait qu'elle correspondait à ses souhaits personnels. C'était beaucoup plus

profond que cela. Cela découlait de sa conviction que Marie avait dit ce qu'elle désirait, et qu'elle voulait que lui, parmi d'autres, réalise ce projet.

La Promesse de Fourvière est devenue un symbole puissant pour Colin, car elle représentait pour lui deux réalités : d'abord, que le projet mariste correspondait à ses désirs les plus profonds ; et ensuite, qu'il ne deviendrait réalité que s'il le réalisait. Le projet mariste n'était pas quelque chose « d'extérieur » à lui, auquel il adhérait. C'était une force motrice intérieure qui l'inspirait.

Pour les Maristes d'aujourd'hui, il en va de même. Fourvière représente non seulement un engagement à accomplir l'œuvre de Marie, mais aussi l'engagement à faire « l'œuvre de Marie » (c'est-à-dire la Société de Marie dans toutes ses branches).

LES HOMMES DE FOURVIÈRE

Les séminaristes qui gravissaient la colline de Fourvière étaient portés par un rêve. Ils avaient en eux la conviction que Marie voulait quelque chose. Elle voulait faire de l'Eglise le règne de la miséricorde. Dans la providence de Dieu, elle devait être l'instrument qui renouvelerait l'Eglise en un peuple de serviteurs et de pèlerins. Elle devait lui apporter une sensibilité et une compassion nouvelles, qui verrait dans le scepticisme de l'époque un désir d'authenticité, une volonté d'ôter tous les masques et de balayer toutes les illusions. Une Eglise qui se montrerait accueillante aux non-croyants et qui reconnaîtrait dans leur incroyance une pierre d'attente pour une foi plus profonde.

Les séminaristes de Fourvière étaient enflammés par une intuition. C'étaient des novateurs et des prophètes. Ils voulaient faire du neuf. Par égard pour leur projet ils voulaient renoncer à tout désir de pouvoir personnel, d'honneurs et de richesses. Ils n'avaient pas encore reçu l'invitation à aller en Océanie, la question ne leur avait pas encore été posée mais déjà on pouvait prévoir que leur réponse serait « oui ». C'étaient des hommes disponibles. C'étaient des hommes pleins de feu. Les hommes de Fourvière. (John Jago - Marie Mère de notre espérance - 1986)



PROMESSE DE FOURVIÈRE

Tout pour une plus grande gloire de Dieu et un plus grand honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus.

Nous soussignés, désireux de contribuer à une plus grande gloire de Dieu et à un plus grand honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus, affirmons et manifestons notre intention sincère et notre ferme volonté de nous consacrer, dès qu'il sera possible, à former la très pieuse congrégation des Mari-istes.

C'est pourquoi, par notre geste et par notre signature et autant que nous le pouvons, nous consacrons sans appel, nous-mêmes et tous nos biens à la société de la sainte Vierge. Ce que nous faisons, non en enfants ni à la légère, non dans quelque but humain ou par espoir de gain temporel, mais avec sérieux, maturité, après avoir pris conseil et tout pesé devant Dieu, uniquement en vue d'une plus grande gloire de Dieu et d'un plus grand honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus.

Nous nous offrons à toutes les peines, travaux, embarras, et, s'il le faut un jour, aux tortures, car nous pouvons tout en celui qui nous rend forts, le Christ Jésus. C'est à lui que par là même, nous promettons fidélité, au sein de notre sainte Mère Eglise catholique romaine, nous attachant de toutes nos forces à son chef suprême, le pontife romain, ainsi qu'au réverendissime évêque notre ordinaire ainsi qu'au très réverend évêque, de manière à être de bons serviteurs du Christ Jésus, nourris des paroles de la foi et de la bonne doctrine à laquelle nous avons eu accès par sa grâce.

Confiants que nous sommes que sous le règne de notre roi très chrétien, ami de la paix et de la religion, cette excellente institution viendra prochainement au jour, nous nous engageons solennellement nous - mêmes et tous nos biens à nous dépenser pour le salut des âmes par tous les moyens sous le nom très auguste de la Vierge Marie. et sous ses auspices. Sauf néanmoins, pour tous, le jugement des supérieurs. Loué soit la sainte et immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie. Amen.

INTENTION DE PRIÈRE

La reconnaissance pour la grâce de notre vocation ; l'action de grâce pour ceux qui nous ont accompagnés dans notre cheminement mariste et qui ont choisi d'autres voies ; et la prière pour raviver en nous la ferveur et l'enthousiasme de nos premiers confrères maristes.



PROMESSE

Ce n'est pas le moment de parler de promesses. Dans la société contemporaine, l'horizon se réduit à la satisfaction immédiate des désirs. Penser à l'avenir n'a plus de sens. Il n'est pas plus vain de lier son existence à une promesse, un serment ou un vœu. Cela va à l'encontre de notre conception de la liberté. Être libre s'interprète comme l'absence totale de contraintes. Le pacte du mariage, par exemple, a été remplacé par la cohabitation, une union temporaire fondée uniquement sur les sentiments – et l'amour dure ce qu'il dure. Si autrefois on croyait qu'une profession accompagnait toute une vie, aujourd'hui on invoque une flexibilité absolue, la capacité de changer et de s'adapter sans cesse à un monde du travail en perpétuelle mutation. L'image de la liquidité sert à illustrer cette nouvelle situation existentielle. Dans cette société, nous voulons être libres de saisir, à chaque instant, les diverses opportunités que la vie nous offre. Une promesse nous empêcherait de saisir toutes les opportunités que le fugace instant peut nous présenter. Pour le chrétien, cependant, le fondement des promesses est Dieu lui-même. "Dieu ne réalise pas tous nos désirs, mais toutes ses promesses", nous rappelle le théologien Dietrich Bonhoeffer. Tandis que l'homme éprouve la fragilité, les limites et l'infidélité dans son existence, Dieu se manifeste à nous par sa fidélité. La condition du péché se heurte à la liberté que Dieu nous donne, lui qui demeure fidèle à ses promesses malgré toutes nos actions.

Les promesses humaines sont fondées sur l'expérience que nous avons de Dieu. Et l'homme se sent soutenu dans son existence car il expérimente la fidélité inébranlable de Dieu. Dans l'horizon de Dieu, la promesse humaine s'ouvre sur l'espérance de l'avenir, toujours don de Dieu. Les promesses humaines ne peuvent reposer sur nos propres forces et capacités, mais elles peuvent devenir les instruments par lesquels nous manifestons notre volonté d'accueillir dans notre présent l'avenir que Dieu nous offre. Se souvenir d'une promesse faite il y a deux cents ans par un petit groupe d'aspirants maristes, c'est actualiser cette dynamique de foi qui ouvre l'humanité à l'avenir que Dieu nous promet.

DOUZE

Les trois exemplaires subsistants du texte de la Promesse ne portent ni signatures ni liste de signataires. Le texte original, peut-être conservé par Courveille, a disparu, comme d'autres documents d'origine mariste. Les trois exemplaires ont été transcrits par Pierre Colin. L'un appartenait au Père Champagnat. Le second a été retrouvé parmi les rares papiers conservés par le Père Colin. Il est probable que Pierre Colin ait transcrit le texte de la Promesse à partir d'une source ayant appartenu à son frère Jean-Claude, mais qui a ensuite été perdue. Nous connaissons aujourd'hui le contenu de la Promesse grâce à une personne qui n'était pas présente lors de sa prononciation.

Certains témoignages indiquent que douze personnes ont prononcé la Promesse le matin du 23 juillet. Nous ne connaissons pas tous leurs noms. Pour certains, leur identification demeure hypothétique. Il appartient à l'historien de rechercher les sources, de retrouver les témoignages et de reconstituer les faits. D'un point de vue religieux et spirituel, cela reste secondaire. Dans un cas comme celui-ci, l'historien doit appliquer l'herméneutique du soupçon, s'interrogeant sur les causes profondes de ces événements. Le nombre douze est trop parfait pour ne pas susciter la suspicion. Ne s'agit-il pas d'une reconstruction rétrospective ? Un parallèle évident entre les débuts de l'Église et ceux de la Société de Marie n'a-t-il pas été établi ? N'était-ce pas aussi une manière de connoter symboliquement l'événement de la Promesse ? Ces questions sont légitimes, mais elles restent sans réponse plausible. Il faut rappeler que le Summarium des Règles de la Société de Marie, compilé par le Père Colin en 1833, confirme la présence de douze "consocii" pour la Promesse.

C'est précisément là où l'historien se démène, impuissant face au manque de données, qu'il est possible d'identifier d'autres indices qui nous projettent sur la dimension spirituelle des événements. C'est précisément en partant de l'incomplétude des données historiques que nous pouvons mettre en lumière certains éléments. Tout d'abord, aux origines de la Société de Marie, on retrouve un thème récurrent dans de nombreuses expériences religieuses : le retour aux sources. L'Ecclesia semper reformanda se tourne constamment et avec dynamisme vers ses origines. L'image des Douze nous transporte immédiatement aux origines de l'Église, telles que décrites dans les premiers chapitres des Actes des Apôtres, et vers le cor unum et anima una, idéal pérenne à incarner dans le monde d'aujourd'hui.



Les apôtres étaient réunis au Cénacle autour de Marie. Les premiers aspirants maristes à la Promesse se rassemblaient dans la chapelle de Fourvière, non seulement au nom de Marie, pour fonder une congrégation portant son nom, mais surtout – et nous restons ici sur un plan symbolique – en se rassemblant autour de Marie. Certains d'entre eux nous demeurent inconnus. Au-delà du désir de connaître leurs noms, l'anonymat nous offre une possibilité de reconnaissance. Qui sont les quatre inconnus de la Promesse ? Je ne suis pas particulièrement curieux de le savoir. Je pense que chacun de nous, même aujourd'hui, peut reconnaître et s'identifier à ces premiers aspirants maristes anonymes. J'aime à penser que chacun de ces quatre hommes sans nom représente, d'une certaine manière, une part de nous-mêmes – de ceux qui nous suivent depuis deux siècles.

Un événement demeure essentiel tant qu'il continue d'ouvrir la possibilité d'enrichir le sens originel de nouvelles significations. L'historien ne cachera peut-être pas sa déception de ne pouvoir révéler l'identité de ces quatre inconnus. Nous, en revanche, pouvons nous réjouir, car à travers eux, il nous est permis de parcourir, comme en ce lointain 23 juillet, le même chemin qui mène à Fourvière et de rejoindre les compagnons des premiers maristes.

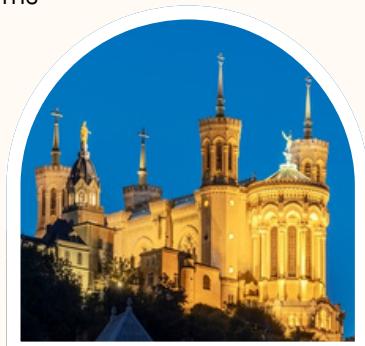
Quatre d'entre eux ont également participé, de différentes manières, à l'accomplissement de la Promesse. Jean Claude Colin, Marcellin Champagnat, Etienne Déclas et Etienne Terraillon. Le cinquième, Jean Claude Courveille, s'est retrouvé en marge du projet, principalement en raison des nombreuses situations problématiques. Cholleton, l'auteur du texte de la Promesse, ne rejoignit ouvertement le projet mariste que vingt ans plus tard, en 1836, lorsqu'il put se libérer de ses fonctions diocésaines. L'enthousiasme et la ferveur des débuts donnèrent lieu à des parcours personnels différents. Assurément, certains ne se reconnaissaient plus dans le projet qui avait été initié. Nous ignorons les véritables raisons, les remises en question et les justifications que chacun adopta. Rejoindre ou se retirer ? Rejoindre ou rester pour voir comment les choses évolueraient ? Donner vie au projet ou l'abandonner ? Telles sont les dynamiques de la vie. Des dynamiques qui demeurent liées à cet événement historique lointain, mais qui font partie intégrante de chacun de nous.

UN PROJET PARTAGÉ

La Promesse se présente à nous non comme un effort individuel, mais comme un effort collectif. Nous, soussignés... Les verbes employés sont à la première personne du pluriel : nous affirmons, nous déclarons, nous consacrons, nous nous offrons, nous promettons, nous nous engageons... Chacun a apposé sa signature au bas du texte. Nous sommes face à une déclaration commune. Pourtant, bien souvent, ce type de promesses ou de vœux étaient écrits sur des feuilles individuelles, personnalisés et signés individuellement. Ce n'est pas une mince affaire. Dès ses origines, la Société de Marie s'est conçue comme un groupe, un tout, un consortium, et non comme la somme d'individus. Recevoir le nom de Mariste et s'engager à fonder la Société de la Bienheureuse Vierge Marie, c'est devenir membre de la famille de Marie. Nous sommes un groupe. Il n'y a pas de premier. Nous nous reconnaissons comme enfants d'une même Mère. S'il est vrai, comme on le souligne souvent de l'extérieur, que l'une des caractéristiques essentielles de l'expérience mariste réside dans une dimension familiale vécue, les germes de cet aspect sont déjà présents dans la Promesse.

MARISTES

De nos jours, le nom est devenu une sorte d'étiquette. La société de consommation nous a imposé le pouvoir du logo. D'un point de vue biblique, le nom est bien plus qu'une simple appellation ou une étiquette apposée sur une personne. Le nom est intimement lié à celui ou celle qui le porte, il est indissociable de lui ou d'elle. En un sens, on peut dire que nous sommes aussi notre nom. Il fait partie intégrante de nous, de manière constitutive. La signification du nom accompagne l'existence de celui ou celle qui le porte. Parallèlement, le nom transforme la personne. Il influence la formation de notre personnalité. Nous devenons ce que nous sommes aussi grâce au nom que nous portons – et qui nous a été donné. Bien que l'histoire nous ait transmis le texte de la Promesse sans les noms qui le composent, un nom revient sans cesse – explicitement et sous diverses formes – celui de Marie, qui apparaît à cinq reprises. Et dans tout cela, on peut discerner une signification symbolique. Les Maristes ne portent pas seulement un nom destiné à honorer Marie, mais ils aspirent aussi à s'en imprégner. C'est dans le nom de Marie que les premiers aspirants se trouvent. Pourquoi ce nom est-il si important pour eux ? La Société de Marie n'est pas, à cette époque, un nom propre aux Maristes. Mais ce n'est pas une étiquette. C'est plus qu'un signe distinctif ou un rappel. Ce n'est pas non plus un aspect particulier de leur dévotion mariale. Ce nom est un sentiment d'appartenance. C'est le sentiment de faire partie d'une œuvre – d'une famille – et de s'y reconnaître.





QUI A ÉCRIT LA PROMESSE ?

Il n'existe aucun témoignage direct. On peut supposer qu'elle est le fruit d'un travail collectif. Sans doute, quelqu'un en a rédigé une première version, qui a ensuite été discutée et complétée d'un commun accord. On peut presque affirmer avec certitude que l'auteur du texte était Monsieur Cholleton. Il avait offert sa protection et son soutien au projet mariste dès le début et allait lui-même devenir mariste par la suite. En effet, lorsque le premier supérieur général fut élu en 1836, le père Colin s'attendait que Cholleton était élu.



POUR LA SEULE GLOIRE...

La Promesse contient une sorte d'autodéfense, une dialectique entre jeunesse et maturité.

Il ressort clairement du texte que, dans les mois précédant le 23 juillet, les critiques (et même les conseils) ne manquaient pas autour du projet mariste. On imagine aisément les commentaires qui ont fusé de toutes parts. De la part des éducateurs, des professeurs, voire de camarades de séminaire : "On verra bien ce qu'il restera de tout cet enthousiasme... Tu es jeune et tu ne connais pas encore les difficultés de la vie... Quand tu seras plus mûr, tu affronteras la réalité plus sérieusement..." Tel est généralement le ton des bons conseils que les générations précédentes prodiguent généreusement à la jeune génération. Une attitude constante, renouvelée à chaque époque. Et plus l'enthousiasme de la jeunesse est grand, plus on tente de le freiner, de le dévaloriser. L'accusation selon laquelle la nouvelle génération manque de valeurs et est incapable de réaliser les rêves qu'elle nourrit est elle aussi constante à travers les siècles.

Ils prétendent être montés à Fourvière :

(texte français)

Non pas par enfantillage
ni à la légère
non motivé par un quelconque motif humain
ou dans l'espoir d'un gain temporaire

(texte latin)

non pueriliter
non leviter
non ex aliquo humano fine
aut spe temporalis emolumenti

mais plutôt :

(texte français)

avec sérieux
avec maturité
après s'être conseillés
après avoir tout pesé devant Dieu
pour la seule plus grande gloire de Dieu
et l'honneur de Marie, Mère du Seigneur Jésus

(texte latin)

serio
mature
assumpto consilio
omnibus coram Deo perpensis
propter solam maiorem Dei gloriam
et Mariae Genitricis Domini Jesu honorem

L'analyse de la structure du texte nous permet de mettre en évidence certains aspects. Il existe un parallélisme évident entre la partie négative et la partie positive, comme nous pouvons le voir en comparant les passages dans le tableau suivant :

Non pas par enfantillage	avec sérieux
ni à la légère	avec maturité
non motivé par un quelconque motif humain	après s'être conseillés
ou dans l'espoir d'un gain temporaire	après avoir tout pesé devant Dieu

Nous pouvons lire tout cela comme une introduction à ce qui doit être considéré comme unique : "Pour la seule plus grande gloire de Dieu et l'honneur de Marie, Mère du Seigneur Jésus ". Cela nous semble presque une répétition inutile et redondante, car cela a déjà été proclamé immédiatement après l'invocation initiale de la Sainte Trinité et répété peu après, comme un refrain. Mais ce triple témoignage représente le centre, le cœur de toute la Promesse : contribuer à la gloire de Dieu et à l'honneur de Marie par la constitution d'une congrégation.



SOUFRANCES ET ÉPREUVES

Pour renforcer ce qui a été dit, ils se déclarent prêts à affronter les épreuves les plus diverses et les souffrances possibles pour mener à bien le projet mariste. Poenis, laboribus et incommodis : il y a une sorte de crescendo dans cette liste, qui culmine dans le cruciatibus qui suit. Les peines, les tourments, les éléments nuisibles et pénibles, jusqu'à la possibilité de la torture et du martyre. Faut-il y voir une sorte de naïveté ? S'agit-il seulement d'une ardeur juvénile ? En réalité, ces personnes, bien que jeunes, ont derrière elles une expérience tragique. Les années de la Révolution d'abord, puis de l'Empire, ont été marquées par une série d'événements douloureux et violents. Ceux qui souscrivent à ces mots ne parlent donc pas de quelque chose de générique et d'abstrait, d'une possibilité lointaine et vague. Il y a une conscience sérieuse et grave que ce qu'ils ont vécu, dans certains cas même leurs proches ou eux-mêmes dans leur enfance, pourrait se reproduire dans un avenir proche. Toute signature d'engagement ne peut ignorer les efforts et les difficultés que cela implique.

FIDÉLITÉ AU PONTIFE ROMAIN

L'Église de France, durant la Révolution et l'Empire, connut une profonde et douloureuse division. Mais même auparavant, elle était depuis longtemps imprégnée de tendances gallicanes. Le gallicanisme était une doctrine politico-religieuse qui reconnaissait la primauté d'honneur et de juridiction du pape, tout en prônant une organisation très autonome pour l'Église catholique de France. Une conception ecclésiologique différente était donc à l'œuvre. Le gallicanisme s'opposait à l'ultramontanisme : ce terme signifiait "celui qui réside au-delà des montagnes", c'est-à-dire le pape. Autrement dit, il s'agissait de la doctrine qui proclamait la primauté du pape sur les Églises nationales. La doctrine du gallicanisme a marqué toute l'histoire politique et religieuse de la France du XVII^e siècle au concile Vatican I (1870).

Le texte se révèle comme une prise de position claire et précise entre deux visions ecclésiologiques opposées. Il ne doit pas être interprété comme une simple proposition politique. Dans la Promesse, on trouve une paraphrase d'un passage de la Première Lettre à Timothée : « *En proposant ces choses aux frères, tu seras un bon ministre du Christ Jésus, nourri des paroles de la foi et de la bonne doctrine que tu as suivie.* » Nous nous trouvons face à un texte qui se révèle plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. En filigrane, on perçoit les débats qui animent le clergé et le séminaire. Ici, les aspirants maristes optent pour l'ultramontanisme.

LE SALUT DES ÂMES

La Promesse ne précise pas les objectifs de la nouvelle congrégation pieuse à fonder, si ce n'est pour indiquer, dans une formule assez générale, le salut des âmes par tous les moyens. Elle ne fait référence à aucune œuvre spécifique ni à aucun ministère particulier. Pour les Maristes, l'attention portée à la vie spirituelle de chaque personne doit devenir centrale et fondamentale. Les Maristes doivent concentrer toute leur attention sur les personnes, et non sur les structures.

Le Père Colin n'a jamais souhaité que la Société de Marie soit caractérisée par des œuvres particulières. Certes, il y a les missions étrangères et l'apud fideles, l'éducation des jeunes et les sanctuaires... Mais la Société de Marie devait aussi rester ouverte à d'autres choses, et adopter avec la même prudence certains ministères spécifiques. On peut dire que le Père Colin est resté, en un sens, toujours fidèle à la généralité exprimée dans la Promesse.

Par tous les moyens (modis omnibus). Peut-on y voir une exagération de jeunesse ? En accord avec le ton élevé de l'ensemble de la Promesse ? Il s'agit plutôt de la spécification précise de la manière dont il faut œuvrer au salut des âmes. Nous savons que le Père Colin a appris ce modis omnibus au fil du temps. On lit dans Entretiens Spirituels : "Rome m'a bien servi sous ce rapport ; c'est là que j'ai appris cette maxime : La loi est faite pour l'homme; si je ne puis le sauver avec la loi, je tâcherai de le sauver sans la loi." Nous sommes donc face à l'une de ces graines de la Promesse que les Maristes sont invités à cultiver en tout temps.

UN ACTE DE DÉVOTION ?

D'un point de vue juridique, la Promesse n'a aucune force contraignante ; elle n'est qu'une déclaration d'intention. On entend parfois dire que la Promesse était un acte de dévotion de jeunes prêtres et séminaristes qui, lors d'un pèlerinage au sanctuaire de la ville, auraient signé un texte qui, tout bien considéré, est redondant. Pour d'autres, c'est un texte limité à une période historique précise. Une autre ecclésiologie, une autre vision du monde... Un texte qui n'a plus rien à voir avec notre situation actuelle. Mais qu'était réellement la Promesse ? Un acte de dévotion ou un acte fondateur ? Un texte simple, de peu de valeur et sans prétention, ou contenait-il déjà en germe les prémisses de développements spirituels ultérieurs ? Un texte comme tant d'autres à son époque, ou le socle minimal d'objectifs hétérogènes que certains aspirants allaient mettre en avant au fil du temps ?

Le texte de la Promesse est tout cela – et bien plus encore. Comme nous l'enseigne l'herméneutique, tout dépend de notre lecture, du regard que nous portons sur lui. Peut-être ce regard est-il aujourd'hui voilé et notre vision est-elle obscurcie ? Peut-être croyons-nous que les difficultés de notre époque sont bien plus grandes que celles d'il y a deux siècles, et nous nous consolons-nous avec cette pensée ?



Peut-être pensons-nous que ces gens étaient jeunes et avaient toute la vie devant eux pour réaliser leurs projets, tandis que nous, aujourd'hui, sommes pleins de maux et, avec notre âge avancé, avons peu de temps pour faire des projets ? Ou bien nourrissons-nous une certaine jalouse envers ces jeunes que nous jugeons un peu naïfs, mais capables de rêver ?

RÉÉCRIRE LA PROMESSE

Beaucoup de choses se sont passées au cours de ces deux siècles. Pour le meilleur et pour le pire. Dans l'histoire civile comme dans l'histoire ecclésiastique. Ce ne fut pas une période de paix. D'innombrables guerres se sont succédé et font encore rage aujourd'hui. La modernité a vu des progrès scientifiques et technologiques fulgurants. Des avancées remarquables en médecine ont permis de protéger et de prolonger la vie humaine. D'une situation de subsistance précaire, nos sociétés sont passées au développement et au bien-être matériel. Mais ces années ont aussi été marquées par Auschwitz et Kolyma, Hiroshima et Nagasaki, et Tchernobyl. Elles ont été entachées par des génocides, et de nombreuses populations ont été anéanties : Arméniens, Ukrainiens, Serbes, Cambodgiens, Rwandais, Bosniaques, Palestiniens... Des dictatures violentes et sanglantes se sont succédé. Presque partout, des rois sont tombés et des régimes républicains se sont imposés. La globalisation se présente comme un phénomène ambigu, assurant une richesse toujours croissante à une minorité, tandis que la majorité de la population mondiale sombre dans l'extrême pauvreté. Nous vivons en nous sentant menacés en permanence : nucléaires, écologiques, démographiques, épidémiques, terroristes, catastrophiques... Mais surtout, notre sécurité est menacée. Parallèlement, l'économie est devenue le seul axe de référence de l'action humaine.

L'informatique nous donne accès au monde entier du bout des doigts. L'information circule en temps réel. Nous pouvons assister à n'importe quel événement depuis chez nous. Le temps s'est accéléré à une vitesse inimaginable jusqu'à récemment, et nous sommes devenus des consommateurs de tout, immédiatement, oubliant aussitôt ce que nous venons de vivre et incapables d'entrevoir le moindre signe de l'avenir. Les êtres humains, animaux sociaux et communautaires, s'entraînent de plus en plus à vivre dans un individualisme exacerbé. Certains ont qualifié notre époque d'ère de la solitude.

Notre vision du monde a profondément changé. Notre conception de l'humanité, du cosmos et de Dieu est radicalement différente de celle des jeunes aspirants maristes. Nous utilisons une grande variété d'outils pour interpréter la réalité. Guidée par le pragmatisme, notre approche est critique et dialectique.

D'un point de vue ecclésial, ces deux siècles ont vu la célébration de deux conciles. Le chemin œcuménique s'est amorcé. L'Église catholique, avec des réticences internes plus ou moins marquées, s'efforce elle aussi d'explorer les voies du dialogue interreligieux. Une nouvelle ère s'est ouverte avec les Frères aînés juifs. Une réforme liturgique a eu lieu, avec l'usage des langues locales pour les célébrations. De nouvelles expériences de vie religieuse ont émergé, telles que les instituts séculiers et les fraternités.

On n'étudie plus les manuels de théologie d'il y a deux siècles. Les études bibliques, patristiques et théologiques d'aujourd'hui sont très différentes de celles du passé. L'ecclésiologie a évolué. L'Église ne se conçoit plus comme une *societas pyramidale*, mais est revenue à une conception d'elle-même comme Peuple de Dieu. La mariologie s'appuie sur le chapitre VIII du document conciliaire *Lumen Gentium*. Nos sociétés se sont sécularisées. Le christianisme, jadis religion de masse, est devenu une religion de choix personnel. Il est aujourd'hui minoritaire, voire marginalisé, dans de nombreux endroits. Nous assistons à un besoin généralisé de spiritualité qui trouve ses réponses presque exclusivement dans le marché florissant des nouvelles religions, souvent axées sur l'auto-construction.

L'âge moyen des fidèles augmente, tout comme celui des prêtres et des religieux. De nombreuses communautés sont au bord de la disparition. L'Église découvre qu'elle n'est plus européenne ni occidentale. Nous parlons désormais de sociétés post-chrétiennes. D'un point de vue biblique, liturgique et de célébration, se souvenir, c'est se renouveler. Comment se souvenir aujourd'hui de la Promesse de Fourvière ? Par une célébration commémorant cet événement lointain, par une sorte de fouilles archéologiques ? Ou devons-nous nous approprier cette Promesse ? Comment ? En la réécrivant, avec nos mots et notre vision humaine et spirituelle.

Souvient-toi : cette invitation revient fréquemment dans la Bible, adressée par Dieu à Israël ou à des figures individuelles. La mémoire est également fondamentale pour la vie spirituelle. Nous sommes une histoire, et notre histoire fait partie de l'histoire de Dieu. En tant que Maristes, nous sommes appelés à célébrer des moments de notre histoire pour nous souvenir de l'action et de la fidélité de Dieu.

Notre fidélité s'enracine dans notre capacité à rendre pertinent aujourd'hui ce dont nous nous souvenons. Nous sommes Maristes parce que nous avons l'opportunité de vivre une foi et une spiritualité incarnées dans la vie de ceux qui nous ont précédés. Parce que nous pouvons les voir vécues et actualisées dans l'expérience de tant de nos frères et sœurs. Parce que nous pouvons les partager avec eux.

Ainsi, nous ne nous souvenons pas d'événements du passé, mais nous sommes invités à devenir des personnes qui cherchent à vivre aujourd'hui ce qui a été transmis par les générations précédentes. Se souvenir de la Promesse de Fourvière signifie que ce que nous avons reçu des Maristes qui nous ont précédés peut continuer à porter du fruit aujourd'hui. La mémoire n'est pas simplement nostalgie ou souvenir d'un événement passé, mais un élément constitutif de l'avenir. La mémoire et l'avenir sont intimement liés. Dans la mesure où nous nous souvenons de l'amour de Dieu pour nous, nous restons fidèles à son alliance. Se souvenir de la Promesse devient un moment de joie et, en même temps, témoigne de notre disposition à accueillir l'avenir que Dieu nous réserve. Cet avenir, pour nous, Maristes, est accompagné de la présence de Marie, Celle qui nous rappelle : « J'ai été le soutien de l'Église naissante ; je le serai aussi à la fin des temps. » [ES 4,1.]

(Un commentaire approfondi en anglais sur la Promesse se trouve dans Forum Novum n° 18).



CERDON

Jeudi 13 novembre 2025



« Aujourd'hui la Société de Marie a commencé... »

Au cours de ce pèlerinage, nous arrivons à l'un des « moments » les plus profondément spirituels de la vie du père Colin. Ce que la tradition mariste appelle « les grâces de Cerdon » ont transformé cet homme : d'un homme rigide et « mort », il est devenu un prédicateur remarquable ; d'un homme timide, il est devenu quelqu'un vers qui les hommes de la paroisse se tournaient pour demander conseil ; d'un simple suiveur du projet mariste, il est devenu celui qui allait assumer de plus en plus de responsabilités dans la conduite du projet. Quelles étaient ces grâces ? Nous ne pouvons en être sûrs. Le père Colin les décrit comme « une extrême douceur » et « la conviction que la Société de Marie était de Dieu et qu'elle réussirait ». Nous savons que c'est à Cerdon, probablement en 1819, que Colin fit le vœu d'aller à Rome ; que c'est de Cerdon qu'il rendit deux visites au nonce apostolique à Paris ; que c'est à Cerdon qu'il écrivit au pape en 1822 ; et qu'il vécut une « expérience » à La Coria, qui fut pour lui un moment décisif.

À Cerdon, nous entrons également en contact avec les fondations des Pères et des Frères de la Société de Marie, ainsi que des Sœurs Maristes, leurs premières communautés et leurs premiers ministères.

Cerdon est construit au point de rencontre de trois vallées, sur la route principale Lyon-Genève. En 1832, la ville comptait 1 745 habitants. Aujourd'hui, ils sont 755 (2022). Cerdon a toujours servi de relais aux postiers à cheval. Les habitants louaient des chevaux supplémentaires à 1,5 franc pour aider à tirer les voitures dans la montée de La Balme. Sur les coteaux ensoleillés, les vignobles produisent encore un vin très apprécié.

Le 27 juillet 1816, Pierre Colin fut nommé curé de Cerdon, qui faisait alors partie de l'archidiocèse de Lyon. Son vicaire était son frère cadet, Jean-Claude, récemment ordonné prêtre. À ce stade, Pierre n'avait aucune idée du projet mariste.



Lorsque Jean-Claude lui révéla plus tard ce projet, Pierre fit appel à Jeanne-Marie Chavoin, qui vint à Cerdon en 1817, accompagnée de Marie Jotillon. Jeanne-Marie Chavoin devint gouvernante au presbytère, et c'est à partir de cette date (1817) que l'on peut commencer à dater les développements importants du projet mariste. Marcellin Champagnat était déjà en train de mettre en place son projet de Frères, et Jean-Claude et Pierre Colin, avec Jeanne-Marie Chavoin, commençaient à faire des plans pour leurs branches à Cerdon. Jean-Claude commença à rédiger une règle pour la Société. Travaillant jusqu'aux petites heures du matin dans sa petite chambre, il commença à coucher sur papier les grandes lignes du projet d'une Société qui, selon lui, n'avait d'autre modèle que l'Église primitive.

Ces années passées à Cerdon, de 1816 à 1825, furent décisives pour Jean-Claude Colin. C'est là qu'il passa du statut de vicaire timide à celui d'homme fort et capable d'agir avec détermination. C'est ici que fut formée, en 1824, la première équipe missionnaire. Et lorsqu'Étienne Déclas rejoignit les frères Colin à Cerdon, le 29 octobre 1824, Pierre Colin put écrire à l'évêque : « Aujourd'hui commence la Société de Marie... » Ce furent aussi des années « d'une extrême douceur », comme le rappellera plus tard le père Colin. Bien qu'il n'ait jamais fait de noviciat, s'il y a un lieu et un moment où il a fait l'expérience d'un élément essentiel du processus du noviciat – « goûter Dieu » –, c'est bien ici, à Cerdon, où il a commencé à devenir le leader du projet de la Société de Marie.

Nous ne savons pas dans quelle mesure Jeanne-Marie Chavoin a participé aux discussions sur le projet mariste, mais ce qu'elle a écrit et dit plus tard indique qu'elle y a été étroitement associée dès le début. Elle donne un aperçu des frères Colin pendant cette période :

Lorsque les pères Colin étaient à Cerdon, ils étaient estimés par tous les habitants. S'ils y étaient restés, toute la paroisse serait bientôt devenue une communauté religieuse ; déjà, un groupe fervent de trente hommes se réunissait régulièrement au presbytère. Leurs conditions de vie étaient si précaires et ils vivaient dans une telle pauvreté que tout le monde à Cerdon en était étonné.

À cette époque, ils recevaient des lettres très sévères de M. Courbon, vicaire général de Lyon. Un autre vicaire général, M. Bochard, leur causait également beaucoup de souffrances...

Lorsque les pères étaient presque écrasés par ces difficultés pénibles, je me sentais plein de courage et je les encourageais. À d'autres moments, lorsqu'ils étaient sereins, c'était mon tour. Ah ! C'étaient nos plus beaux moments. Un jour, ils reçurent une lettre qui les bouleversa beaucoup, et le même courrier apporta une réponse importante. Les pères étaient découragés. Je leur dis : « Allons à l'église ». Nous y allâmes tous les trois. Nous prîmes une heure, voire une heure et demie, pour prier, et nous en ressortîmes paisibles et rassérénés. (Récit enregistré, Doc.101)

LIEUX IMPORTANTS LA CORIA

C'est ici qu'a eu lieu l'événement qui a convaincu Jean-Claude Colin qu'il était appelé à mener à bien l'œuvre de fondation de la Société de Marie telle qu'elle avait été envisagée au séminaire. En juillet 1823, il se rendit chez Mgr Devie à Belley. Il quitta le presbytère à 4 heures du matin, mais après 20 minutes, alors qu'il gravissait le chemin de La Coria menant à Mérignal, il fut pris d'une grande fatigue qui l'obligea à s'arrêter.



Après avoir prié Notre-Dame et vécu ce que la tradition de la Société considère comme une expérience spirituelle particulière, le père Colin se sentit revigoré et capable de continuer.

Le père Colin lui-même l'a exprimé ainsi :
Au cours d'un des voyages que j'ai faits pour la Société... il m'a semblé que tous les démons étaient à mes trousses pour m'empêcher d'avancer. Oui, je le crois. J'étais lourd !... Je ne pouvais pas continuer. Je ressentais une répugnance invincible. Après vingt minutes de marche, je suis tombé à genoux au milieu du chemin, sous le clair de lune, et j'ai dit : « Mon Dieu, si ce n'est pas votre volonté, alors je n'irai pas. Mais si c'est votre volonté, rendez-moi ma force et montrez-moi ainsi que c'est votre sainte volonté. » Tout à coup, je me suis senti revigoré, léger, détendu. J'ai couru comme un lièvre. (OM 425:10)

L'ÉGLISE

L'église est construite sur une petite colline (appelée « l'île » en raison du sol marécageux des vallées). Le chœur date du XVe siècle. La nef a été construite en 1772. À l'époque des frères Colin, il manquait les deux arches et leurs piliers de soutien à l'arrière de l'église. Ceux-ci ont été ajoutés lors de l'agrandissement de l'église en 1863. Le clocher, détruit pendant la Révolution, a été reconstruit en 1844.

Ici, dans l'église, nous nous souvenons des confessions entendues par les frères Colin dans la chapelle Notre-Dame. (Le confessionnal situé à droite a été ajouté plus tard.) Nous nous souvenons du geste dramatique de Pierre Colin qui s'est prosterné devant l'autel pour implorer le pardon de Dieu pour ses paroissiens qui travaillaient le dimanche. Et nous nous souvenons de la cérémonie de prise d'habit des premières sœurs maristes, le 8 décembre 1824. L'autel de la chapelle Notre-Dame est peut-être celui sur lequel les frères Colin célébraient la messe. La statue originale de Marie est celle qui se trouve immédiatement à gauche en entrant dans l'église.



LE PRESBYTÈRE

Le presbytère date de 1822 et a été construit à l'époque des frères Colin. De l'extérieur, on peut voir les deux fenêtres de la chambre de Jean-Claude Colin. C'est là qu'il priait et rédigeait la première règle pour les futurs Maristes.

MISSIONS MARISTES

De 1825 à 1829, Colin, Déclas et Jallon (rejoins par Humbert en 1828) prêchèrent des missions dans le Bugey.

Les premières missions (La Balme, Corlier et Izenave) furent prêchées depuis Cerdon. Le reste de la mission fut mené depuis Belley. La plupart des déplacements des missionnaires se faisaient à pied, dans la neige et la boue.

« C'était après la Révolution. Il n'y avait pas de prêtres ; de nombreuses églises avaient été abandonnées ; nous allions dans des paroisses où il n'y avait pas de curé. Nous n'avions jamais été aussi heureux ; nous riions joyeusement. J'ai toujours regretté cette époque : elle était si belle. Messieurs, quand on endure quelque chose, on souffre naturellement un peu, mais c'est là qu'on est le plus heureux. Nous étions souvent obligés de faire notre propre soupe. Une fois, nous sommes arrivés dans une paroisse où il n'y avait plus eu de curé depuis la Révolution. Personne ne vivait dans le presbytère. En riant, nous avons fait de notre mieux pour le balayer. Il n'y avait pas de vitres aux fenêtres, le plafond était béant et les fissures étaient bouchées avec du foin. Nous nous sommes allongés, il faisait très froid, mais nous avons ri. » Raconté par Jean-Claude Colin, 1846-1847.

INTENTION DE PRIÈRE

Nous prions pour avoir la grâce de développer un cœur de missionnaire, que nous restions « ici » ou que nous partions en mission « au loin ».

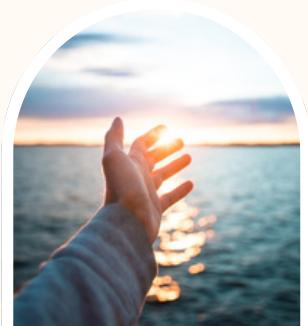


CERDON 1816 – 1825: Les six années d'« extrême douceur » de Jean-Claude Colin

DÉBUTS

Jean-Claude Colin, jeune vicaire fraîchement ordonné, débute son ministère. Son frère aîné, Pierre, est curé et le soutient. Loin de l'atmosphère protectrice du séminaire et isolé de ses camarades. Jean-Claude était intelligent, quelque peu introverti, timide, surtout envers les femmes.

La vie au séminaire avait été très stricte, la théologie rigoureuse et puritaine, avec une forte insistance sur le péché. Au début, la prédication de JCC était très sèche et pompeuse, reflétant l'austérité de la formation morale de l'époque, en parfaite harmonie avec l'approche cléricale et hiérarchique de l'Église catholique en France. Scandale de l'Église : dirigeants trop proches du pouvoir, délaissant les pauvres et les ruraux, valeurs antichrétiennes et un monde anticlérical environnant. Cela pourrait nous rappeler de nombreux aspects du monde actuel : la perte d'intérêt pour la religion, les attitudes négatives envers l'Église, le déclin de la pratique religieuse et la diminution des effectifs.



JEAN-CLAUDE COLIN COMMENCE À GRANDIR HUMAINEMENT ET SPIRITUELLEMENT

Homme de prière, Jean-Claude a progressivement constaté que ses sermons ne touchaient pas vraiment le cœur des gens. Ce constat l'a amené à s'arrêter, à réfléchir et à changer d'approche. Il a commencé à prêcher plus librement, plus spontanément – s'appuyant moins sur des notes – et il est également devenu plus doux et plus compréhensif, tant au confessionnal qu'en chaire. Nous voyons ici un jeune homme profondément conscient de ce qui se passe autour de lui, et assez humble pour reconnaître qu'il pouvait parfois être lui-même un obstacle. Pourtant, loin de se décourager, il a laissé cette prise de conscience le guider. Il était prêt à abandonner certains de ses principes rigides et à découvrir une nouvelle façon d'atteindre les gens. C'est un merveilleux exemple de discernement : une écoute profonde et la possibilité pour la grâce de guider sa croissance. Cela nous rappelle, encore aujourd'hui, combien il est important de rester ouvert au changement et de se laisser toujours surprendre par Dieu.

UN ENGAGEMENT SANS FAILLE

Dès le début, Jean-Claude Colin fut profondément séduit par l'idée de lancer un projet marial, une idée d'abord partagée par un groupe de confrères séminaristes, dont l'un d'eux était à l'origine. Ces jeunes hommes étaient désormais dispersés dans le diocèse, dans différentes paroisses, mais ils restaient en contact, se réunissant au moins une fois par an pour des retraites. Colin et ses compagnons restaient enthousiastes à l'idée de fonder une nouvelle congrégation sous le nom de Marie, œuvrant ensemble au renouveau de l'Église. Mais c'est Jean-Claude qui prit progressivement les rênes. C'est lui qui commença à mettre par écrit leurs idées communes. Plus que quiconque, il fut captivé par cette vision. On remarquait parfois la lumière dans sa chambre jusque tard dans la nuit : Jean-Claude écrivait, réfléchissait, priait. Il se remémorait des phrases clés de leurs discussions au séminaire, les mêlant à des idées lues ou discernées dans la prière. Il commença à esquisser les premières lignes de la vie religieuse, prémisses de ce qui deviendrait un jour le projet mariste. Bien qu'un autre séminariste en ait été le premier à présenter l'inspiration, Jean-Claude Colin s'imposait comme le plus déterminé à la concrétiser. Comme le Père Justin Taylor, SM, le décrira plus tard, il était, en quelque sorte, notre « Fondateur réticent ».

SOUTIEN, COLLABORATION ET ENCOURAGEMENT

Pendant cette période, son frère Pierre, curé de la paroisse, commença à remarquer le changement chez Jean-Claude : sa confiance grandissante, son énergie renouvelée et l'enthousiasme discret qui semblait l'habiter de tout son être. Pierre sentit que quelque chose de profond se tramait dans le cœur de son frère, qu'une profonde expérience spirituelle prenait racine.

Cerdon devint le lieu où Jean-Claude se transforma : d'un jeune prêtre timide et hésitant, il devint un homme déterminé et déterminé, pleinement dévoué à la vision mariste. Le soutien de Pierre fut inestimable. Frère aîné et mentor, il guida le ministère de Jean-Claude et l'encouragea dans son cheminement spirituel. Il soutint également avec enthousiasme le projet mariste dès ses débuts, reconnaissant les dons remarquables de son frère.

Une autre présence importante fut également présente : Jeanne-Marie Chavoin. Pierre l'avait connue auparavant et l'avait invitée, ainsi qu'une autre jeune femme, à venir à Cerdon. Tous deux s'intéressaient à la vie religieuse et se sentaient attirés par le même esprit marial.



Paddy O'Hare sm **Les six années d'« extrême douceur »**

Jeanne-Marie était plus qu'une simple gouvernante : elle était une confidente, une collaboratrice et une source d'encouragement. Elle participait aux discussions sur le projet et soutenait les frères face aux difficultés, notamment lorsqu'ils recherchaient l'approbation ou la compréhension de l'évêque. Elle emmena avec elle ses deux neveux, et plus tard, un couvent fut construit. Sa foi inébranlable et sa sagesse pratique eurent une influence discrète mais puissante sur le développement de Jean-Claude.

ENSEIGNEMENTS D'AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, alors que nous nous souvenons de ce qui s'est passé ici à Cerdon, nous nous joignons spirituellement à Pierre et Jeanne-Marie, réfléchissant à la conviction grandissante de Jean-Claude Colin : une Société portant le nom de Marie était véritablement la volonté de Dieu, et Marie elle-même la désirait. Au cœur de ses devoirs paroissiaux exigeants, Colin était absorbé par la vision de ce projet mariste. Profondément confiant en Dieu, il pria constamment, cherchant non pas sa propre volonté, mais celle de Dieu. Bien sûr, les difficultés étaient réelles. Certains évêques souhaitaient que le groupe reste simplement composé de prêtres diocésains. Les amis du groupe originel de Fourvière se désintéressaient et s'éloignaient. Mais Colin persévéra. Peu à peu, il accepta d'être appelé à donner forme et direction à l'idée mariste.

Un incident en particulier est resté gravé dans ma mémoire. Il s'est produit en montant la colline derrière nous. Un jour, Colin partait pour Belley afin de discuter de son projet avec le nouvel évêque, et après une vingtaine de minutes de route, il ressentit soudain une grande lassitude. Tout le projet, tout son travail, lui répugnaient et il fut tenté d'abandonner et de retourner au presbytère. Cependant, lorsqu'il s'agenouilla pour prier et s'abandonna à la volonté de Dieu, il fut envahi par une grâce particulière et, se relevant, il se sentit revigoré, avec une conviction et un courage nouveau pour poursuivre son chemin. Il savait, et il le confia plus tard, que ce moment était une puissante confirmation divine de tout ce qu'il entreprenait, et que la naissance de la Société de Marie était conforme à la volonté de Dieu. Ce qui se déroulait pendant ces semaines et ces mois était le discernement tel que nous le connaissons aujourd'hui, quoiqu'au ralenti, dont nous pouvons tous tirer des leçons.

Ce que nous observons ici est un processus – un processus profondément humain et spirituel : Prière constante, discernement humble, ouverture à la volonté de Dieu, fidélité à l'inspiration originelle et collaboration profonde avec des compagnons de confiance. Son histoire nous rappelle que tout appel authentique de Dieu prend du temps – qu'il se concrétise par la prière, la persévérance et le soutien de la communauté.

PAROLES SOUVENT MÉDITÉES ET RÉPÉTÉES PAR COLIN À CERDON

« INCONNU ET CACHÉ »

Une phrase qui a inspiré les Maristes, laïcs et religieux, depuis les origines : **la présence et l'action de Marie dans l'Église primitive** (cf. Ac 1, 14 et 4, 32), **la manière dont Dieu agit** et « dit quelque chose à l'homme intérieurement ». Cf. Dieu, caché, se révélant à Élie comme un petit souffle. Cela exige une écoute patiente et active de la Parole de Dieu et Les uns envers les autres, **la manière dont les Maristes devraient vivre et exercer leur ministère**, un style de ministère mariste spécifique. Le Père J. Coste a fait un commentaire significatif à ce sujet à propos de Cerdon : « À Cerdon, quelque chose a changé chez Colin. Il semblait sentir la vision de la Société de Marie s'approfondir en lui et il a reçu l'inspiration de "caché et inconnu dans le monde", ce qui l'a aidé à utiliser sa propre sensibilité pour comprendre et atteindre la condition délicate des gens de son époque ». Il a été convaincu de la valeur de cette façon de vivre, comme Marie parmi les disciples de l'Église primitive, discrètement et humblement, sans attirer l'attention sur nous-mêmes, même si nous pouvions être engagés dans des ministères très importants. Nous devons nous méfier des fausses notions d'humilité, comme celle de cacher nos talents, parfois associée au fait de rester caché et inconnu. Cela signifiait plutôt éviter toute forme de recherche de pouvoir et adopter un style de vie simple. C'est également un facteur clé pour mieux comprendre ce que faisait et pensait Colin à Cerdon. Lui et Jeanne-Marie Chavoin semblent l'avoir souvent utilisé dans leurs conversations et leurs écrits. Justin Taylor suggère que « même s'il est probable qu'ils connaissaient tous deux cet élément, souvent exprimé dans les écrits spirituels de l'époque, ils ont peut-être même oublié où ils l'avaient trouvé ou lu, et même oublié de l'avoir lu, croyant qu'il leur était venu à tous deux comme une sorte d'inspiration unique et sacrée ». Ce qui est sûr, c'est que « Caché et Inconnu » décrit leur style de vie et les a certainement rapprochés les Maristes des habitants de Cerdon.



« INSTRUMENTS DE MISÉRICORDE »

Le souhait de Marie, exprimé dans l'inspiration originelle, est devenu aujourd'hui l'approche et la pratique que les Maristes tentent d'imiter. Le Père Colin a insisté sur ce point en parlant de son propre ministère et de celui des premiers Maristes dans la région du Bugey. Par exemple, il a recommandé à certains confrères de veiller à passer plus de temps avec les pécheurs qu'avec les personnes en bonne santé, et de ne jamais refuser l'absolution au confessionnal.

« J'ÉTAIS LE PILIER DE L'ÉGLISE PRIMITIVE AU COMMENCEMENT, JE LE SERAI À NOUVEAU À LA FIN DES TEMPS. MON ACCUEIL SERA OUVERT À TOUS CEUX QUI VOUDRONT VENIR À MOI »

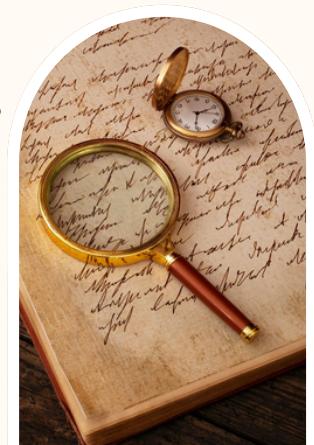
(*L'Église naissante, l'Église sur le point de naître, en voie d'être créée, cf. supra, Actes 1, 14 et 4, 32*)

Paroles entendues intérieurement par Jean-Claude Courveille, qui en reçut l'inspiration originelle. Paroles souvent répétées et priées par Jean-Claude Colin et ses compagnons au séminaire. Paroles qui continuèrent d'inspirer Colin à Cerdon... Marie, humblement et puissamment présente au cœur de la Société de Marie, sa présence comme celle de Dieu lui-même, cachée et inconnue dans le cœur et la vie des Maristes. Leur apostolat discret et compatissant, ouvert à tous sans exception et s'adressant particulièrement aux plus démunis. Telle était la conviction qui habitait le cœur et l'esprit de notre fondateur à Cerdon (malgré une certaine réticence à être perçu comme un leader à ce stade), et qui le poussait à concrétiser le projet mariste, profondément convaincu que les inspirations originnelles venaient de Dieu, que la Société de Marie était véritablement de Dieu, que Marie est activement présente dans la Société de Marie et dans l'Église, de diverses manières, mais d'une manière particulière, non exclusive, mais néanmoins particulière, à travers les Maristes, ceux qui ont été choisis pour porter son nom, respirer son esprit et s'efforcer fidèlement de vivre comme elle. Notre fondateur a vécu une vie spirituelle riche et profonde durant ce qu'il a appelé ces « six premières années d'extrême douceur », convaincu de faire ce que Dieu voulait.

Nous pouvons donc dire que Cerdon nous encourage, en tant que Maristes, laïcs ou religieux, à continuer de méditer et d'intérioriser nos thèmes maristes. Cela signifie se laisser captiver, comme Colin, par une certaine idée de Marie dans le monde et se laisser progressivement transformer par elle, s'engager dans ce style unique de vie de l'Évangile et apporter l'esprit de Marie dans l'Église et auprès de ceux qui nous entourent.

QUESTIONS

- Comme Jean-Claude Colin, quand ai-je reconnu la nécessité de changer ma propre approche – dans le ministère, le travail ou les relations ?
- Qu'est-ce qui m'aide à rester ouvert aux invitations de Dieu lorsque les choses ne semblent pas fonctionner comme je l'espérais ?
- Qui sont les « Pierre » et les « Jeanne-Marie » dans ma vie ? Ces personnes qui, discrètement, encouragent, stimulent ou soutiennent mon cheminement de foi ?
- Comment puis-je, à mon tour, être cette présence pour quelqu'un d'autre ?
- Quel « projet mariste » ou quel appel Dieu a-t-il placé sur mon cœur ?
Un projet qui m'attire, même si je ne sais pas encore comment il se déroulera ?
- Qu'est-ce qui me soutient lorsque les progrès semblent lents ou lorsque les autres se désintéressent ?
- À quel moment de ma vie ai-je vu Dieu me surprendre ? Il m'a ouvert des portes inattendues ou m'a transformé d'une manière inattendue ?
- Comment puis-je me laisser surprendre par Dieu dans les jours à venir ?
- « Quel aspect de l'histoire de Colin vous touche le plus personnellement ?»
- « À quel moment de son parcours vous identifiez-vous le plus : la difficulté, le soutien ou la détermination ? »





RÉFLEXION ET DISCUSSION

Un moment d'écoute silencieuse, de partage et de surprise face à Dieu.

*Le discernement ne consiste pas à forcer les choses,
mais à laisser la volonté de Dieu prendre forme en nous.*

Prenez un moment de silence... respirez... et mettez-vous en présence de Dieu.

1. OUVERTURE ET CROISSANCE

Jean-Claude Colin s'est rendu compte que sa façon de prêcher n'atteignait pas le cœur des gens. Il a permis à cette prise de conscience de le changer.

- Quand ai-je reconnu la nécessité de changer d'approche ou d'attitude ?
- Qu'est-ce qui m'aide à rester ouvert lorsque Dieu m'invite à grandir de manière inattendue ?

2. COMPAGNONNAGE ET SOUTIEN

Colin a été soutenu par son entourage - son frère Pierre et Jeanne-Marie Chavoin - qui ont cru en lui et encouragé sa vision.

- Qui sont les personnes qui me soutiennent discrètement ou me mettent au défi dans mon itinéraire spirituel ?
- Comment pourrais-je être une source d'encouragement pour quelqu'un d'autre cette semaine ?

3. PERSÉVÉRANCE ET VISION

Colin a persévéré avec patience et dans la prière, même lorsque d'autres se sont désintéressés de ses idées ou s'y sont opposés.

- Quel rêve, quel espoir ou quel " projet mariste " Dieu a-t-il placé dans mon cœur ?
- Qu'est-ce qui m'aide à rester fidèle lorsque les progrès sont lents ou incertains ?

4. SE LAISSER SURPRENDRE PAR DIEU

Le voyage de Colin à Cerdon nous rappelle que l'œuvre de Dieu se déploie souvent de manière discrète et cachée.

- Quand Dieu m'a-t-il surpris - par des personnes, des événements ou des changements intérieurs ?
- Comment puis-je faire plus de place à ces surprises dans ma vie quotidienne ?



BELLEY

Vendredi 14 novembre 2025



“Le berceau de la Société »

La ville de Belley était le siège du diocèse de Belley, rétabli en 1823. En 1832, elle comptait 4 286 habitants. Aujourd'hui, sa population est d'environ 9 300.

LES MISSIONS

Les pères ont été appelés à faire partie du projet de Mgr Devie de constituer un groupe missionnaire diocésain. Les premières missions (La Balme et Izenave) furent prêchées depuis Cerdon. Les autres missions furent menées depuis Belley. Ils (Pierre et Jean-Claude Colin, Étienne Déclas, Étienne Jallon) arrivèrent à Belley en juin 1825. Ils furent logés au petit séminaire où l'on parlait déjà d'eux comme des « Maristes ». Les quatre Maristes étaient logés dans des chambres au dernier étage. Ils étaient à peine tolérés par le personnel du séminaire (OMII, doc 465).

Les **Sœurs Maristes** y arrivèrent le 28 juin 1825 et s'installèrent à Bon Repos.

De là, les Maristes continuèrent à donner des missions dans le **Bugey** pendant les quatre années suivantes. Les premières missions (La Balme et Izenave) furent données depuis Cerdon. Les autres missions furent données depuis Belley. En 1825 : Lacoux, Chaley, Chatillon de Comeille. En 1826 : St Jérôme, Vieux d'Izenave, Aranc, Innimont, St Germain. En 1827 : Contrevoz, Ordonnaz, Tenay. En 1829 : Ruffieu (dernière mission prêchée par Colin).

L'objectif des missions postrévolutionnaires était de raviver la foi parmi le peuple, de ramener les gens à l'église ou de régulariser les mariages conclus sans la bénédiction de l'Église. Mais dans de nombreux cas, la mission avait un autre objectif : confirmer l'idée de restauration parmi le peuple, afin d'unir le trône et l'autel dans tout le pays. L'approche mariste des missions était différente dans son orientation.



La mission durait généralement trois à quatre semaines ; la première chose que faisaient les missionnaires était de se rendre à l'église, puis ils rendaient visite au curé de la paroisse, puis ils écoutaient les confessions des enfants. La première instruction donnée au peuple était une invitation amicale à venir à la mission. Les sermons de la première semaine portaient sur la miséricorde de Dieu et d'autres sujets destinés à gagner la confiance du gens. Plus tard, ils prêchaient sur les commandements, et lorsque la plupart des confessions étaient terminées, ils prêchaient sur le péché. C'était la bonté du prêtre, affirmait Colin, et non la crainte qu'il inspirait aux gens, qui les amenait au Christ. Colin insistait pour que les missionnaires ne prononcent pas de sermons enflammés contre ceux qui manquaient à leurs obligations, et ne fassent pas de reproches publics à ceux qui ne venaient pas à la mission. La devise des missionnaires était : « Nous devons gagner les âmes en nous soumettant à elles. »

Les conseils de Colin aux missionnaires découlaient de son expérience dans les missions : « Messieurs, faites preuve d'une grande bienveillance envers les pécheurs qui viennent vous voir au confessionnal. Ne les rebutez pas, ne vous montrez pas surpris par leurs crimes, aussi grands soient-ils ; ce serait une grande imprudence et très nuisible aux âmes. Rappelez-vous plutôt que vous occupez la place de Jésus-Christ, et que notre Seigneur Jésus-Christ connaissait les profondeurs du cœur humain, il accueillait tous les pécheurs avec douceur. » (Mayet 6 683f, Keel, doc 492)



LE COLLÈGE, PETIT SÉMINAIRE

En 1829, Mgr Devie nomma Jean-Claude Colin supérieur du Collège. Jean-Claude Colin découvrit un autre aspect de la mission : l'éducation des jeunes. Il appréciait la valeur de l'éducation dans la mission de la Société. Alors qu'il enseignait au Collège de Belley, il rédigea le document « Conseils aux professeurs du Collège de Belley ». Colin choisit Marie comme modèle et supérieure pour le collège. La statue qui surplombe la cour date de cette période (1833).

LA CAPUCINIÈRE

La Capucinière fut donnée aux Maristes en 1832. Ce fut la première maison dont les Maristes furent propriétaires. Pour cette raison, et parce qu'elle fut pendant de nombreuses années une maison de formation pour les Maristes, le Père Colin la considérait comme « le berceau de la société ». Le bref « Omnia Gentium » donnait aux Maristes le droit d'élire un supérieur général et de prononcer des vœux. C'est dans la chapelle de la Capucinière que, le 24 septembre 1836, jour de la fête de Notre-Dame de la Miséricorde, le père Colin fut élu supérieur général et que les premières professions maristes eurent lieu.

INTENTION DE PRIÈRE

Pour les évêques des Églises locales où travaillent les Maristes, ainsi que pour les provinciaux et les supérieurs des districts qui cherchent les moyens de soutenir l'Église locale tout en restant fidèles au caractère international de la vocation mariste.



Scan me

CCCC

TÉLÉCHARGER
la présentation de
Sr Teri O'Brien sm
à Belley:
<https://bit.ly/colin-belley>



LA NEYLIÈRE

Samedi 15 novembre 2025



« Je ne désire rien tant que de finir mes jours aux pieds des saints autels » (CS 4, doc. 556, p. 3).

La Neylière fut achetée en 1850 par le père Colin alors qu'il était supérieur général. L'argent (48 000 francs) provenait du père J. F. Viennot, ancien avocat, et le fondateur souhaitait que cette maison serve de lieu de retraite eucharistique pour les membres de la Société. Les membres de la Société n'étaient pas favorables à cette idée, qui ne fut donc pas retenue. Le père Colin vint à La Neylière en 1854 après sa démission.

Mais le père Colin était un grand voyageur, constamment en mouvement à la recherche d'un nouvel endroit où s'installer. Le court texte au-dessus de la tombe originale à La Neylière : « **Ici repose le corps du vénérable Jean Claude Colin, qui a vécu dans cette maison pendant 21 ans.** » n'est pas exact. En effet, de 1854 à 1875, le père Colin passa la majeure partie de chaque année à La Neylière. Mais il faudrait faire preuve d'une grande et pieuse imagination pour penser qu'il y passa

21 années consécutives de retraite solitaire. Mis à part ces diverses absences, le père Colin vécut ici jusqu'à sa mort en 1875. L'une de ses tâches a consisté àachever la rédaction de la règle, ce qui a posé quelques problèmes.

Pendant plus de 50 ans, La Neylière fut le noviciat des pères et frères maristes, où plusieurs centaines d'entre eux prononcèrent leurs vœux. Les pères et frères maristes du monde entier considèrent La Neylière comme la maison du père Colin, le lieu où se trouve sa tombe et où est conservé son message spirituel : une maison accueillante, où règnent la foi, la prière et le service des autres « à la manière de Marie ». C'est aujourd'hui une maison de retraites et de rencontres spirituelles. Il est intéressant de noter que le Curé d'Ars comptait prendre sa retraite ici. Il avait fait de nombreuses références au père Colin et à la Société de Marie au cours de sa vie.



Le Musée d'Océanie rappelle l'intérêt extraordinaire et la tendresse maternelle que le Père Colin éprouvait pour cette région et pour les hommes qu'il y envoyait. Pendant son mandat de Général, le Père Colin a envoyé près d'un quart de ses hommes – souvent les meilleurs – en mission en Océanie. Le sentiment profond que le Fondateur éprouvait pour ces hommes s'exprimait dans les moments très émouvants où ils partaient. Cela allait si loin qu'il fallait prendre des mesures pour le protéger de ces adieux définitifs qui lui déchiraient le cœur. Les lettres qu'il recevait des missionnaires l'impressionnaient tellement qu'il ne pouvait retenir ses larmes et ses sanglots en les lisant.

Le père Colin avait appelé Cerdon son Bethléem et Belley son Nazareth. Mais aucun de ces deux endroits ne lui semblait comparable à la solitude qu'il aimait trouver à La Neylière. C'était son lieu de contemplation et de réflexion. Il avait longtemps rêvé de voir cet endroit se créer. Dès 1842, il en avait parlé à ses confrères. Il voulait un endroit où les pères et les frères pourraient venir faire une pause, se ressourcer et se préparer pour la prochaine bataille de l'apostolat. Il suggéra que les supérieurs pourraient également y envoyer les membres de leurs communautés exposés à des dangers. Tous ceux qui venaient dans cet endroit pouvaient y trouver la paix, la force et l'encouragement pour leur avenir.



« « «

INTENTION DE PRIÈRE

Pour tous ceux qui sont en formation, qu'il s'agisse d'une formation initiale ou continue. Puissent-ils apprendre de leur fondateur une manière contemplative de se préparer à l'Œuvre de Marie.





PÈRE COLIN ET LA FONDATION DE LA NEYLIÈRE

Le 16 juillet 1850, le père Jean-Claude Colin signait l'acte d'achat d'une maison de campagne, La Neylière, dans les Monts du Lyonnais. Il avait l'intention d'en faire une maison de contemplation pour la Société de Marie. Il retira la médaille miraculeuse qu'il portait et la plaça dans la maison « afin d'en prendre possession au nom de la Vierge Marie, Supérieure de la Société, au nom de laquelle il l'avait achetée ». D'où le nom traditionnel de la maison, Notre-Dame de La Neylière. Malgré ses multiples fonctions de supérieur général, il accorda beaucoup d'attention à la maison, s'impliquant même personnellement lorsque les frères entreprirent de la transformer de résidence de gentilhomme campagnard en maison religieuse.



LA VIE À LA NEYLIÈRE

Quatre ans plus tard, en 1854, il se retira de ses fonctions de supérieur général. Le père Colin passa la majeure partie du reste de sa vie dans cette maison de prière que nous visitons aujourd'hui. La contemplation occupait une grande partie de son temps. Nous avons lu qu'il se levait habituellement à 3 heures du matin et priait jusqu'à l'heure de la messe, à 6h30. Mais c'était aussi un homme d'action. C'est ici qu'il rédigea les Constitutions de la Société de Marie. C'est d'ici qu'il entreprit de nombreux voyages au service de la Société sous la direction de son successeur comme supérieur général, Julien Favre.

LE CARACTÈRE ET LA VIE DE TOUS LES JOURS DE COLIN

Lorsque vous lirez la biographie à laquelle nous ferons référence plus tard dans cette conférence, vous découvrirez la sainteté héroïque – patience, humilité et abnégation – qui a présidé à la rédaction des Constitutions. Les Constitutions d'une congrégation religieuse telle que les Maristes sont le document fondateur, la charte, pour ainsi dire. Vous lirez également dans la biographie comment Colin a sacrifié un projet qui lui tenait à cœur, celui d'une adoration eucharistique centrée sur cette maison. Pendant quatre ans, ce fut peut-être son ambition ou son rêve le plus réconfortant. Un an après sa retraite, son successeur comme supérieur général, Julien Favre, s'y est opposé. Humblement, le père Colin a obéi. Il a dit dans ses Constitutions que l'obéissance est le pivot sur lequel tourne la Société de Marie. Il a mis en pratique ce qu'il prêchait. À un niveau plus terre-à-terre, la biographie dresse le portrait d'une personne complexe. Parfois solitaire, mais aussi énergique et intense. Il lisait assidûment et lorsqu'on lui a légué une bibliothèque personnelle, il l'a fait transporter ici. Chaque jour de sa vie, il lisait un chapitre de la Bible. À la fin de sa vie, alors qu'il était pratiquement aveugle, il se le faisait lire. Il aimait respirer l'air pur de la campagne de La Neylière. Cela devait être un soulagement par rapport à l'air qu'il devait parfois respirer lors de ses visites à Lyon. Les journaux de l'époque font état de plaintes concernant la « fumée noire » dans la ville et la pollution causée par l'industrie de la soie et le charbon, qui empêchait les ménagères de faire sécher leurs draps blancs à l'extérieur. Nous lisons qu'il se promenait dans la propriété de La Neylière. Il nourrissait de manière ludique certains animaux de la ferme, même si cela irritait le frère responsable des animaux, au grand amusement de Colin. Le Fondateur était un homme de la campagne, pas un citadin. Il aimait être à La Neylière. Mais il ne voulait pas être enfermé dans sa retraite rurale. Une fois, il s'est dépêché de quitter La Neylière, car il ne voulait pas y être bloqué par les fortes chutes de neige annoncées. Il était généralement installé ici, dans les Monts du Lyonnais, mais il restait en contact fréquent avec le monde extérieur grâce à une correspondance abondante.

MALADIE ET DERNIÈRES ANNÉES

Une autre caractéristique de son existence ici est sa mauvaise santé. Il souffrait de graves problèmes respiratoires et digestifs. Parfois, il s'abstenaient de dire la messe, craignant scrupuleusement de devoir interrompre la célébration. À maintes reprises, il était terrassé par de graves symptômes de rhume ou de grippe, parfois de paludisme. Il avait contracté cette maladie lors de ses voyages à Rome. Elle peut se déclarer lorsqu'une personne est éprouvée. Au fil des ans, il est devenu très faible. La main ferme qui écrivait « Colin Sup » lorsqu'il était supérieur général est devenue si faible qu'il pouvait à peine tenir un stylo. À la fin, ses efforts pour écrire son nom sont presque illisibles. Ses confrères se sont rassemblés autour de lui alors qu'il vivait ses derniers jours. Le lundi 15 novembre 1875, à 7 h 45 du matin, le père Colin est décédé. Cela faisait 25 ans qu'il avait signé l'acte d'achat de la maison.



LETTRE CIRCULAIRE DU P JULIEN FAVRE (1876)

Lettre circulaire du très révérend père Favre, supérieur général de la Société de Marie, à tous les religieux de la même Société, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du très révérend père fondateur

Bien chers confrères,

Un an s'est bientôt écoulé depuis que nous avons eu la douleur de perdre notre vénéré fondateur. Nous ne laisserons point passer l'anniversaire de sa mort sans remplir à son égard les devoirs de la piété filiale. Nous renouvelerons dans nos cœurs le souvenir de tout ce qu'a fait pour nous celui à qui nous sommes redevables, après Dieu et Marie, de l'inestimable bienfait de notre vocation religieuse. Nous nous souviendrons de lui surtout au saint autel; et, quoique nous ayons tout lieu de penser qu'il n'a pas besoin de nos prières, nous offrirons pour lui le saint sacrifice de la messe, dont le mérite sera réversible à nos chers défunts et aux âmes du purgatoire.

Mais cette application de nos suffrages n'est qu'une faible partie des devoirs que nous avons à remplir à l'égard de notre père bien-aimé. Du sein de l'immortalité bienheureuse, il abaisse ses regards sur sa chère Société, et pénétré pour nous de la plus pure et de la plus vive sollicitude, il nous exhorte à marcher sur ses traces, à suivre ses exemples et à profiter de ses leçons. Il nous montre ses constitutions qui lui ont coûté tant de veilles, de prières et de travaux, et qui sont revêtues de l'approbation du vicaire de Jésus-Christ.

Qu'elles sont belles et pleines de sagesse, bien chers confrères, ces constitutions qui sont le code de notre vie religieuse ! Je voudrais pouvoir les étudier ici dans leur ensemble ; mais je suis privé, malgré moi, de cette satisfaction. Permettez-moi du moins d'examiner avec vous quelle a été la pensée dominante de notre fondateur, celle qui donne un cachet particulier à son œuvre, celle, par conséquent, que ses [p. 2] enfants ne doivent jamais perdre de vue ? Je puis le dire sans crainte de me tromper, car il l'a déclaré souvent lui-même, c'est l'amour et la pratique de la vie cachée, sous les auspices et à l'imitation de Marie, notre mère et notre modèle. C'est la voie dans laquelle il a marché constamment ; c'est l'esprit auquel il a voulu nous initier et nous former pour faire de nous de vrais Maristes : *Ignoti et quasi occulti in hoc mundo esse videantur*. Devrons-nous pour cela nous retirer dans la solitude et nous appliquer uniquement à la vie contemplative ? Telle n'a jamais été la pensée de notre fondateur. Il veut, au contraire, que les membres de sa Société soient prêts à remplir toutes sortes de ministères dans le monde pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais à condition que, dans l'exercice de ces ministères, ils se conduisent avec tant d'abnégation, tant d'oubli d'eux-mêmes, tant d'humilité et de modestie, que, tout en faisant le bien, ils passent comme inaperçus : *Ignoti et quasi occulti in hoc mundo esse videantur*.

Voilà, bien chers confrères, l'esprit de notre Société; c'est l'antipode de l'esprit du monde. Le chapitre qui traite de *Societatis spiritu* m'a toujours paru le plus important et le plus admirable de nos constitutions. C'est là que notre fondateur a tracé l'idée, la forme et le caractère de notre vie religieuse ; c'est là surtout que se montrent son génie et la mission qu'il a reçue d'en-haut. Tout dans les constitutions découle de là et y ramène. Lisez et relisez ce beau chapitre ; et plus vous le lirez, plus vous serez étonnés, j'en suis sûr, du trésor de perfection qu'il renferme. Le mariste qui le méditerait avec soin, qui s'en pénétrerait profondément, et y conformerait pleinement sa conduite, deviendrait bientôt un saint...

Le don par excellence, bien chers confrères, l'héritage inappréciable que nous avons reçu de notre vénéré fondateur, ce sont nos constitutions, dont je viens de vous signaler un article essentiel, digne de toute votre attention. Il nous a laissé encore un autre héritage bien précieux, celui de ses restes mortels qui reposent à Notre-Dame de la Neylière et qui intéressent, à si juste titre, tous les membres de notre famille religieuse. Le lendemain de sa mort, nous déposâmes avec respect et un soin tout filial le corps de notre père dans un double cercueil : l'un de chêne et l'autre de plomb. Le corps, revêtu des ornements sacerdotaux, resta à découvert jusqu'aux obsèques solennelles pour laisser aux pères de la Neylière et à ceux venus des maisons voisines la consolation de contempler une dernière fois les traits chéris d'un visage que la mort n'avait point défigurés et qui respiraient au contraire un calme parfait et une douce sérénité. ... Enfin, le samedi, 27 novembre, après que toutes les formalités civiles eurent été remplies, les restes de notre cher défunt furent ensevelis dans ce clos où il aimait à respirer l'air pur de la campagne après ses heures de prière et de travail. ...

Dans ma lettre du 17 novembre 1875, je vous disais : **"La maison de la Neylière sera chère à jamais à tous les maristes, parce qu'elle fut, de son vivant, le séjour préféré de leur fondateur, et qu'il lui a confié en mourant le trésor de ses restes précieux."** A tous ces titres qu'elle sait apprécier, la Société de Marie se fera toujours un devoir de conserver cette maison en lui donnant la meilleure destination possible.



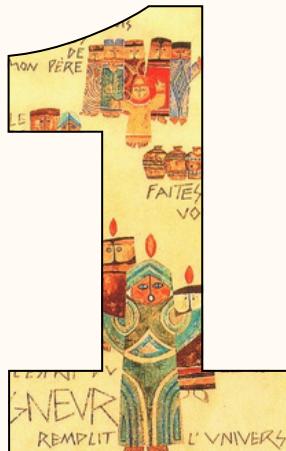
Voilà, bien chers confrères, ce que nous voulons faire pour honorer la dépouille mortelle de notre fondateur. Mais cela ne nous suffit pas. Nous voudrions encore honorer sa mémoire, en racontant sa vie et en la proposant à l'imitation de ses enfants. Nous savons que vous le désirez vivement comme nous. Quelques-uns même d'entre vous, impatients de posséder ce livre, voudraient déjà le voir achevé. Ils oublient qu'il s'agit d'une œuvre très-importante et difficile, qui réclame impérieusement un temps considérable. Pour écrire, comme il convient, la vie du fondateur, il faut d'abord réunir tous les matériaux nécessaires, puis, par un travail [p. 4] patient et approfondi, les apprécier, les choisir, les coordonner et les fondre ensemble pour en faire un tout harmonique, plein d'intérêt, qui instruise et édifie. L'écrivain, pour posséder son sujet et le traiter convenablement, doit avant tout se bien pénétrer de l'esprit du fondateur, étudier avec soin les grandes lignes de sa vie et la mission qu'il a reçue d'en-haut. C'est de ces sommets radieux qu'il fera descendre la lumière sur les faits et les détails pour leur communiquer la vie et l'unité. Sans cela, l'œuvre serait superficielle, sans portée et éphémère. Ne nous pressons pas, mais prions et attendons le moment de la providence. Quand il sera venu, Dieu nous fera trouver un sujet capable de raconter dignement la vie de notre père pour l'édification de la Société qu'il a fondée.

LA MISSION DE LA NEYLIERE AUJOURD'HUI

« Nous ne nous précipitons pas », disait-il dans sa lettre, en référence au livre qu'il souhaitait publier. La Société ne s'est certainement pas précipitée. Des recherches historiques approfondies ont été entreprises dans la seconde moitié du XX^e siècle. De nombreux chercheurs, en particulier le père Jean Coste, y ont contribué. Le « moment providentiel » auquel Favre fait référence est finalement arrivé 140 ans plus tard, lorsque, en 2018, le Mariste néo-zélandais Justin Taylor, historien accompli, a publié la biographie définitive : Jean-Claude Colin : Reluctant Founder (2018).

Nous avons entendu le père Favre dire : la Société de Marie considérera toujours comme un devoir de conserver cette maison et d'en faire le meilleur usage possible. ... Alors, comment en faire le meilleur usage possible aujourd'hui et comment le ferons-nous à l'avenir ? La Province européenne de la Société a exprimé la mission de La Neylière en trois objectifs.

PREMIÈREMENT, FACILITER L'ACCÈS AU PATRIMOINE MARISTE AUJOURD'HUI PAR UNE COMMUNAUTÉ ET UNE TRADITION VIVANTE.



Une communauté mariste vit dans la maison de La Neylière et, avec deux laïcs maristes, des groupes de bénévoles dévoués et un petit nombre d'employés, elle assure un rythme régulier d'Eucharistie et de prière quotidienne. Les activités comprennent des pèlerinages, des retraites et des périodes de renouveau pour les maristes du monde entier.

L'Espace Colin et le Musée de l'Océanie permettent d'accéder au patrimoine historique de la famille mariste, d'une manière vivante et originale. La petite chambre où vivait le père Colin est particulièrement émouvante. Les périodes de renouveau pour les Maristes d'Amérique, d'Europe, d'Afrique, d'Océanie et d'Asie constituent un aspect important de la mission de La Neylière. Les Maristes passent des périodes de six mois ici, dans la maison du Père Colin. Pour de nombreux confrères, visiter la tombe du Fondateur, entrer dans la chambre où il a vécu, respirer l'air qu'il a respiré, pour ainsi dire, peut les aider à donner un nouvel élan à leur vocation.

Dans la province européenne de la Société, nous utilisons beaucoup La Neylière, par exemple pour notre retraite provinciale cette année. Le groupe de laïcs maristes qui travaillent dans l'éducation, Maristes en éducation, organise chaque année une rencontre pour ses membres. Comparée à de nombreuses maisons de retraite ou centres de conférence plus grands, La Neylière dispose d'un nombre limité de places. Même si cela signifie que tout le monde ne peut pas y participer chaque année, ils choisissent La Neylière. Pourquoi ? Cet endroit a un je ne sais quoi qui a quelque chose à voir avec l'esprit mariste.



DEUXIÈMEMENT, POUR OFFRIR DES OCCASIONS DE RENCONTRE, DE FORMATION ET DE SPIRITUALITÉ.

Ces occasions sont variées : différents types de retraites, séances de réflexion, groupes de prière. Les jeunes, surtout ceux du réseau des écoles maristes en France, en Irlande et en Allemagne, sont les bienvenus. La convivialité et le partage des repas sont importants dans la vie de La Neylière. Des groupes de méditation, des ensembles musicaux, des expositions de peintures, un groupe d'astronomes profitant de l'absence de pollution lumineuse à La Neylière, tout cela fait partie de l'ensemble. Depuis La Neylière, le père Colin s'est ouvert au monde extérieur. Aujourd'hui, La Neylière s'efforce d'être ouverte à un monde spirituel et culturel plus large. Beaucoup de gens disent vivre une expérience unique dans la maison achetée par le père Colin en 1850. Avant de partir, je vous invite à consulter le livre qui se trouve à l'entrée de La Neylière, où les visiteurs consignent leurs impressions à leur départ.



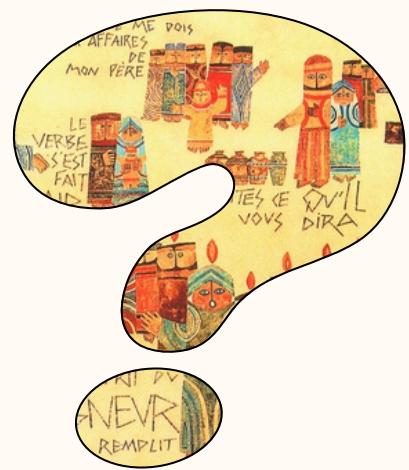
TROISIÈMEMENT, LA NEYLIÈRE CHERCHE À SERVIR LA COMMUNAUTÉ LOCALE AU SENS LARGE.

Là encore, le champ d'action est vaste. Les frères maristes célèbrent la messe dans les paroisses environnantes et organisent des réunions avec les prêtres du diocèse local. Les familles, les chorales et d'autres groupes locaux profitent de l'espace et des services de La Neylière. D'autres sont attirés par la réputation justifiée de la bonne cuisine. Lorsqu'il était en résidence, Jean-Claude Colin accueillait les Maristes à La Neylière pour qu'ils puissent se ressourcer, respirer l'air frais des Monts du Lyonnais et passer de bonnes vacances. Il ne désapprouverait donc probablement pas.

ET QU'EN EST-IL DE L'AVENIR ?

La longue histoire de La Neylière est marquée par la continuité et le changement. Elle reste un lieu de prière où le fondateur a vécu, est mort et a été enterré, mais elle a connu de nombreux changements. Pendant de longues périodes, elle a servi de noviciat, l'année spirituelle pendant laquelle les jeunes hommes se préparent à entrer dans la Société de Marie. Elle a été et reste un lieu de renouveau et de retraite. Lorsque le père Colin était encore en résidence, c'était un lieu où les Maristes venaient passer leurs vacances et se ressourcer. Cela continue également, mais dans des circonstances différentes.

Nous pouvons supposer que l'avenir sera également marqué par la continuité et le changement. La maison, la tombe, les Constitutions qu'il a rédigées dans cette maison (et le célèbre article Sur l'esprit de la Société dont Julien Favre a parlé dans sa lettre circulaire) resteront. Le livre demandé par le père Favre a finalement été écrit (mais il n'existe pour l'instant qu'en anglais). Nous pouvons supposer que, dans cent cinquante ans, lorsque l'on célébrera le 300e anniversaire de la mort de Jean-Claude Colin, La Neylière sera reconnaissable comme étant le même endroit, même s'il sera inimaginablement différent.





... P Jean-Claude Colin

Fondateur de la Société de Marie

(7 août 1790 – 15 novembre 1875)

Le 15 novembre 2025, nous avons célébré le 150e anniversaire de la mort du père Colin. Son rêve était de **vivre l'Évangile à la manière de Marie**.

Sa vision continue d'inspirer les gens partout dans le monde !

Pour en savoir plus : www.jeanclaudecolin.org



► Sommaire

St Bonnet Le Troncy, Barbery.....	2
Fourvière.....	7
Cerdon.....	15
Belley.....	22
La Neylière.....	24



 www.maristfathers.net
www.maristeurope.eu

 communications@maristeurope.eu

 www.instagram.com/maristeurope
#maristfathersvocations

 www.facebook.com/maristeurope

 [@societyofmaryeurope](https://www.youtube.com/@societyofmaryeurope)

